



Vol. 2, no 1, Hiver 2007

ISSN: 1715-9261

*Créée en janvier 2006 au département de français de l'Université d'Ottawa, la revue @analyses publie des études universitaires qui, par leur problématique ou leur approche, visent à renouveler le discours critique dans le domaine des littératures franco-canadiennes et québécoise et à étendre le champ des connaissances. Alliant les avantages du numérique en réseau avec les exigences scientifiques des revues imprimées, @analyses veut répondre aux attentes et aux besoins des professeurs et étudiants en facilitant la diffusion de la recherche en études littéraires. Ouverte aux études des corpus franco-canadiens et québécois d'hier à aujourd'hui, la revue ne rejette a priori aucun courant théorique et accueille des dossiers composés d'articles abordant un même thème à partir de points de vue variés.*

<https://uottawa.scholarsportal.info/ottawa/index.php/revue-analyses/index>

**Christine McWEBB**

### **Regards sur la *merveille***

L'ouvrage collectif édité par Francis Gingras, professeur agrégé au Département de littératures de langue française de l'Université de Montréal, est une collection d'articles portant sur les motifs du merveilleux ou, plus précisément, de la *merveille* dans la littérature du Moyen Âge jusqu'à nos jours. Il s'agit des actes d'un colloque qui, tenu à l'Université de Western Ontario en octobre 2002, se proposait de mettre en présence différentes approches du merveilleux à travers la trame de genres littéraires comme le théâtre, les contes, les romans ainsi qu'à travers les siècles et les littératures de toute la francophonie. La gamme des articles est donc assez large et variée, ce qui, d'une part, apporte de la richesse au recueil, mais d'autre part, provoque un certain manque de cohérence interne, le seul lien étant la thématique du merveilleux qui se tisse à travers les contributions.

Passons donc en revue chacun des articles, en commençant par l'introduction, où Francis Gingras évoque brièvement les principaux travaux qui ont été effectués, en particulier dans le domaine du merveilleux médiéval, par Jacques Le Goff, Mircea Eliade, Tzvetan Todorov, Daniel Poirion, Laurence Harf-Lancner et Francis Dubost.

Précisément, Francis Dubost qui, dans un numéro spécial de la *Revue des langues romanes* (101.2, 1997), a proposé des définitions du merveilleux et du fantastique maintenant largement acceptées, se propose, dans le présent ouvrage, d'élucider le thème du paradoxe de la mort vivante qu'il entend comme « une vie anormalement prolongée, ou retrouvée » (p. 11), dans la littérature du Haut Moyen Âge. Cette thématique reste le noyau de son analyse, quoique son article contienne aussi des précisions sur les résultats obtenus jusqu'à ce jour par le groupe de recherche lancé en 1970 sous l'égide de l'Équipe d'Accueil Moyen Âge, Renaissance et Âge baroque : MA-REN-BAR (EA 1970). Il présente notamment la liste des motifs repérés qui touchent aux formes variées du merveilleux.

Françoise Laurent, quant à elle, examine les concepts de miracle et de merveille dans *La Vie de sainte Modwenne* (1230), un récit de 8 692 octosyllabes écrit en anglo-normand. Son investigation porte sur la cohabitation du « miracle » et de la « merveille » et, par extension, sur la cohabitation, dans la pensée médiévale, de la merveille chrétienne et du miracle, laquelle ne s'explique pas par la religion, mais tombe souvent dans le champ du païen. On comprend, à lire son analyse, que le sacré, dans cette vie de sainte, l'emporte toujours lorsqu'il s'agit d'expliquer les merveilles, qui seraient autrement inexplicables.

Restant dans le cadre de la littérature médiévale, Valérie Naudet nous conduit, avec son étude éclairante des motifs merveilleux, dans le cycle épique de la révolte dans les chansons de geste. La merveille est ici restreinte à son aspect surnaturel dans les scènes de révolte. Comme l'indique l'auteure, « il s'agira de voir de quelle manière les œuvres s'élaborent en incluant au cœur même de leur écriture, à côté des motifs épiques classiques, des motifs merveilleux et quel est le sens que prennent ces derniers au contact de la matière épique » (p. 57). Les chansons de geste comme *Gormont et Isembart*, *Girart de Roussillon*, *Garin le Loberen*, *Gerbert de Metz*, *Raoul de Cambrai*, *Renaut de Montauban* et *La Chevalerie Ogier de Danemarque* sont étudiées de manière à montrer comment elles conjuguent rébellion vassalique et interventions merveilleuses. Naudet utilise la grille de lecture élaborée par Jean-Pierre Martin qui, à la suite de Jean Rychner, a dressé une liste de séquences récurrentes propres au genre épique pour faire apparaître « la parfaite adéquation de certains motifs merveilleux avec les séquences épiques » (p. 60). Grâce à une analyse nuancée, Naudet suggère qu'il y a des formes d'altération subies par la merveille comme l'atténuation, par exemple, qu'on voit dans les récits féeriques, où les motifs du merveilleux sont atténués par la chanson de la révolte, ou encore la distorsion, pour se plier aux exigences de la démonstration politique du poète.

Dans une autre étude portant sur les motifs, Jole Morgante prend comme corpus les contes et nouvelles de La Fontaine. Dans la même veine, le motif quasi archétypal de la nef dans le merveilleux breton est abordé dans l'article de Romaine Wolf-Bonvin, qui propose une

nouvelle lecture de la critique conventionnelle de *La Vengeance Raguidel* en faisant des comparaisons avec l'œuvre de Chrétien de Troyes. Dans la contribution suivante, Isabelle Arsenau parle du rôle changeant du merveilleux, en mettant surtout l'accent sur les effets parodiques du merveilleux dans *La Demoiselle à la mule* et *Le Chevalier à l'épée*, deux courts récits du XII<sup>e</sup> siècle, et dans *Hunbaut*, composé vers le milieu ou la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Toujours dans le domaine du Moyen Âge, Chantal Connochie-Bourgne étudie le motif de l'apaisement de la tempête, à travers un florilège de scènes, dont elle propose une interprétation. Ainsi en est-il, par exemple, de la tempête qui donne accès à l'Autre Monde, dont elle parle dans le contexte de la fameuse scène de tempête dans *Yvain ou le chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes.

Toujours dans le contexte du cycle arthurien, Eugénia Neves dos Santos propose une étude comparative entre *Estoire del Saint Graal* (1230-1240) et sa traduction/adaptation en portugais de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, *A Demanda do Santo Graal*. Selon elle, même s'il ne reste que quelques fragments de la version française, une étude comparative est quand même réalisable. Quelques motifs du merveilleux permettent de saisir le glissement d'un imaginaire à un autre, notamment celui de la bête « glatissante ». L'argument avancé est que la monstruosité qui appartient au registre du merveilleux fait de la bête un signifiant qui échappe au sens de celui qui essaie de l'attraper pour l'interpréter. Pour reprendre Jean-Charles Huchet, il s'agit donc d'un surplus de sens. Dans son étude comparative, Dos Santos explique avec beaucoup de subtilité que, dans la version ibérique, le statut de la bête change, et le motif devient plus complexe car il ne reste pas mystérieux jusqu'à la fin. Il se situe donc entre deux registres dichotomiques : le bien et le mal, le monde naturel et le monde surnaturel.

Avec l'article « Sainte Barbe en 3-D », de Mario Longtin, nous passons au genre dramatique et à la pièce *Mystère de sainte Barbe en cinq journées*, qui date de la fin du Moyen Âge. Le sens du terme merveilleux me semble ici trop étiré car l'auteur s'intéresse aux éléments de la narration qui « émerveillent », comme par exemple le déplacement

inexplicable des armées. Il s'agit plus d'invraisemblable que de merveilleux. Le flou de la terminologie proposée affaiblit en quelque sorte l'argument global de cette contribution et, par extension, celui de la totalité du recueil. Par exemple, dans la contribution de Christine Roulston sur les récits de vie conjugale, notamment *Les lettres de Mistress Henley publiées par son amie* (1784) d'Isabelle de Charrière, le merveilleux est défini comme tout ce qui doit rester en dehors du couple conjugal et qui lui est adverse, comme par exemple le personnage de Nabab, lequel a fait fortune aux Indes et menace le mariage de la protagoniste avec son mari. Quoique ces contributions se lisent avec intérêt, elles ne semblent que marginalement rattachées au sujet.

La sémiotique du merveilleux dans le domaine du théâtre est explorée par John Nassichuk, dans son analyse de *Didon se sacrifiant* d'Etienne Jodelle (1574). Nassichuk examine comment la signification merveilleuse et le sens dramatique du *signum mirabile* sont construits dans la deuxième et dernière tragédie d'Etienne Jodelle.

Dans la même veine, Agnès Conacher propose une nouvelle lecture de *L'Autre Monde*, de Cyrano de Bergerac. À l'âge classique, la vérité de la Bible commence à être remise en question par les scientifiques et les philosophes, ce qui fait naître la thaumaturgie, ou science des miracles et du merveilleux, aboutissant à la création du concept moderne de science. Par une analyse fine, l'auteure montre que Cyrano de Bergerac parvient à composer son propre manifeste du merveilleux. Dans sa conclusion, qui malheureusement est un peu abrupte — ce qui ne rend pas justice à l'analyse qui précède —, elle affirme que Cyrano de Bergerac « a contribué à la réhabilitation de la notion du sublime, notion séculaire du mystère, qui prend place à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle » (p. 170).

Trois contributions explorent de façon cohérente les liens entre la littérature moderne des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et celle du Moyen Âge : Sylvie Triaire se penche sur *La légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert, Claudia Cardone sur le merveilleux et le fantastique dans la poésie verlainienne et Alain Corbellari sur le merveilleux breton, qui

semble plus présent dans le courant surréaliste qu'on ne le pense. Dans *La légende de saint Julien l'Hospitalier* (1876), contrairement aux romans les plus connus de Flaubert comme *Madame Bovary* ou *L'Éducation sentimentale* par exemple, Flaubert « installe la merveille au cœur du Moyen Âge » (p. 194). Les exemples choisis illustrent bien cet argument, le seul défaut de l'article étant la liste de questions par lesquelles il se termine.

Les trois dernières contributions, tout en fermant le recueil, ouvrent sur des horizons plus larges, et les autres littératures francophones. Laté Lawson-Hellu étudie le roman-fable ou roman-conte *Ti Jean L'Horizon* (1979), de Simone Schwarz-Bart, dont il souligne la fonction narrative des motifs merveilleux, dans le sens où ces derniers participent d'une façon efficace à la production d'un discours identitaire. Joubert Satire explore le baroque merveilleux dans l'œuvre romanesque d'Émile Ollivier et la culture haïtienne. Enfin, Anne Berthelot étudie la tradition orale africaine tout en comparant celle-ci à la représentation de l'Autre Monde dans la littérature médiévale.

La qualité des articles varie, ce qui est peut-être inévitable dans des actes de colloque portant sur un sujet thématique aussi large. Cela dit, l'ouvrage offre des réflexions d'une grande richesse sur le merveilleux et la merveille, non seulement dans le contexte du Moyen Âge, mais aussi dans une optique contemporaine et élargie.

**Référence :** Francis Gingras (dir.), *Une étrange constance. Les motifs merveilleux dans les littératures d'expression française du Moyen Âge à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. vii-268.

**Isabelle TREMBLAY**

## **La désillusion de l'abbé Prévost ou la critique du romanesque**

De 1740 à 1765, le courant littéraire français est marqué par le triomphe des genres libertin et sentimental. Conçues au plus fort de ces moments, les dernières œuvres de l'abbé Prévost témoignent d'une complémentarité surprenante. Dans *Les Illusions perdues du roman*, Alexandre Duquaire propose une étude comparative des *Mémoires d'un honnête homme* (1745) et du *Monde moral* (1760). En plus de mettre en évidence l'évolution du rapport que Prévost entretient avec le romanesque, défini ici par ses caractéristiques diégétiques traditionnelles (enlèvements, duels sanglants, voyages, emprisonnements, mariages forcés, passions malheureuses, etc.), cette étude a le mérite d'illustrer les liens que tissent entre eux ces deux œuvres écrites à quinze années d'intervalle. Le critique fait clairement apparaître la structure symétrique qui sous-tend la construction des fictions de l'abbé Prévost, les jeux de complémentarité qui lient l'honnête homme au moraliste et les enjeux qui ponctuent la quête des héros.

Les similitudes que partagent ces romans sont perceptibles notamment sur le plan des intrigues familiales et sentimentales qu'ils comportent. Chaque œuvre met en scène la nécessité sacrificielle — impliquant l'obéissance, voire la mort — qu'exige la situation intenable que développent les femmes-obstacles et les pères-rivaux. Au drame familial articulé autour du remariage s'ajoute une intrigue sentimentale fondée sur un triangle amoureux. Séduits par une jeune demoiselle et par une conseillère attachée à soigner son mari malade, les deux héros ne parviennent pas à réaliser leur amour à cause des prétentions de Mlle de S. V. et de celles de Mlle de Créon. Persécutés par ces femmes, ils échouent à se prémunir contre ce qui les menace. Incapables de discerner le danger, ils sont la proie d'une certaine veulerie qui les empêche d'agir. Cet examen de la configuration des personnages et des intrigues familiales et sentimentales met l'accent

sur la « conquête de soi » (p. 37) qui anime les héros. La construction analogue de ces deux romans met en évidence la difficulté de réconcilier l'amour et la vertu dans un monde où la dépravation domine. Conçues autour d'un même thème, ces deux œuvres fonctionnent suivant une logique binaire selon laquelle le bien et le mal conditionnent les rapports que les personnages entretiennent entre eux. Au lieu de se demander si le *Monde moral* constitue la suite des *Mémoires d'un honnête homme*, comme le fait Peter Tremewan, il faut plutôt s'interroger sur la raison pour laquelle Prévost aurait revu et corrigé ce roman, explique Alexandre Duquaire. La reprise aurait permis au romancier de dénouer l'impasse qui risque d'absorber l'honnête homme et de résoudre le conflit œdipien dont il est l'objet.

La fiction prévostienne prend l'apparence d'une enquête anthropologique à travers laquelle le narrateur donne libre cours à son analyse du « cœur ». Soucieux de connaître les fondements sociaux et moraux du monde, le Comte se livre à une véritable étude de mœurs. Les soupers mondains, libertins ou intimes, et « les petites maisons » (p. 48) initient le héros au vice et à la vertu et le conduisent de l'erreur à la vérité. Ce « parcours d'apprentissage » (p. 51) qui préside aux *Mémoires d'un honnête homme* engage le héros à renoncer au sentiment amoureux qui le tourmente. Ce retournement tient au « romanesque le plus pur » (p. 56), précise Alexandre Duquaire. Subordonnées au projet d'exploration sociale, les intrigues sentimentale et familiale font bifurquer l'examen moral vers l'amour, ce qui a pour effet d'insuffler au roman une dose de réalisme qui le rapproche des œuvres de Charles Pinot Duclos et de Claude Crébillon. En découpant les *Mémoires* en diverses séquences et en montrant l'idéologie symétrique qui y règne, Alexandre Duquaire fait taire les reproches de désordre et de confusion émis par certains critiques. Contrairement à la peinture manichéenne du vice et de la vertu que présentaient les *Mémoires d'un honnête homme*, le *Monde moral* favorise le contraste et la nuance et dénonce ainsi la corruption de l'homme. La structure chiasmatisée sur laquelle ce roman est construit contribue à faire évoluer la réflexion morale du héros et à l'orienter vers « des champs originaux » (p. 75). En retraçant le parcours des deux héros, Alexandre Duquaire montre que la quête de connaissance de soi et du monde que mènent le

marquis et le comte renouvelle le romanesque prévostien et constitue le point d'ancrage de la conformité qui les lie.

Jusqu'en 1731, la « passion héroïque » et le « sacrifice total » (p. 79) des personnages principaux colorent la plume de l'abbé Prévost. Le *Doyen de Killerine* assure la transition entre ce premier moment et le suivant, qui explore la médiocrité et la résignation et dont la trilogie des années 1740-1741 forme l'apothéose. Cherchant à concilier l'amour et la vertu dans un monde qui condamne la passion, Prévost tente de démystifier ce sentiment. L'union et l'amour cèdent lentement la place à la tragédie et à la lutte. Des *Mémoires d'un homme de qualité* à l'*Histoire d'une Grecque moderne* en passant par les *Mémoires de Malte* et par l'*Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, un réseau de similitudes se déploie. Les héros-narrateurs se dédoublent dans les diverses fictions de sorte que Ferriol, Renoncour et le Commandeur donnent à voir le même visage altéré par une perception nouvelle de la passion. Véritables épigones, les personnages se renvoient la balle d'un roman à l'autre. De *Cleveland* aux *Campagnes philosophiques*, le rapport à la réalité change : tandis que Cleveland est un personnage fictif qui donne l'impression d'être réel, Montcal est une figure inspirée de la réalité que l'auteur s'efforce de rendre fictive. Alexandre Duquaire voit dans cette construction inversée la « manifestation discrète d'un projet parodique » (p. 90). Ce mode d'écriture relève d'un « processus de mise à distance critique du romanesque » (p. 99). Apparentée aux romans précédents, la trilogie de 1740 convie à examiner l'évolution de l'écriture du romancier. Bien que les thèmes attachés au romanesque y soient présents et que l'amour constitue une force centrale, « l'illusion n'opère plus » (p. 100). La passion amoureuse est démystifiée et ne présente plus que l'envers de ce à quoi on s'attendait. Le romanesque devient accessoire et ne sert qu'à établir les paramètres de l'intrigue. La mise à distance du romanesque est perceptible dès 1728, lorsque paraissent des romans dans lesquels les héros romancent leur existence au moyen de l'amour-passion pour suppléer à la réalité. Ce recul vis-à-vis du romanesque continue de s'accroître et atteint son apogée dans les œuvres de 1741.

L'archétype du mariage forcé qui habite les romans de 1745 ranime le romanesque associé aux années 1730. Les nombreuses variations autour de ce thème témoignent d'une évolution concernant la position du romancier. Au lieu de soumettre le moraliste et l'honnête homme au romanesque, à l'instar de la construction narrative qu'il privilégie dans *Cleveland* et dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, Prévost s'en détache et présente les prototypes d'un rapport nouveau. Le projet anthropologique qui guide la plume de ces héros-narrateurs est l'outil principal dont se sert le romancier pour confronter à la réalité de son époque sa vision du monde social et moral. Comme les *Mémoires d'un honnête homme* et le *Monde moral*, les *Voyages du capitaine Robert Lade* s'opposent au romanesque. D'ailleurs, l'absence de rapports familiaux conflictuels, à l'origine du déploiement romanesque, exprime un certain renouvellement. Comme la visée anthropologique parcourt tout le roman et forme l'objectif principal, on constate à la fois l'abandon d'une structure narrative fondée sur le tragique et le rejet de toute convention héroïque susceptible de relancer le « romanesque pur » (p. 119). L'inachèvement des derniers romans de l'abbé Prévost permet aux héros d'éviter de tomber dans le piège du romanesque que la déploration leur tend. Ce dépassement de la forme l'emporte sur le contenu qui risque alors de subir une certaine rupture.

En se penchant sur les cercles que fréquentent les héros, Alexandre Duquaire retrace leur initiation au monde. Des espaces mondains aux espaces libertins, l'honnête homme fait l'expérience du milieu social et de sa dépravation. Les maisons ouvertes et les petites maisons finissent par lui représenter la corruption de la capitale. S'attachant à l'espace intime de « la société du vrai mérite » (p. 140) qu'il découvre au sein de l'univers familial des de B..., il quitte l'organisation codée de la sphère publique pour embrasser le privé, véritable refuge où il peut se livrer librement à ses sentiments. Dans le monde aristocratique, le moraliste découvre ce que Prévost avait ébauché quinze ans plus tôt, c'est-à-dire « un monde archaïque, placé sous l'autorité des pères » (p. 142). Se heurtant à la déshumanisation qui affecte le peuple, le moraliste philosophe est confronté à une nouvelle composante destinée à faciliter la mobilité sociale et à éliminer le mal moral : l'enrichissement. Comme l'honnête homme, le moraliste est

déchiré entre l'acceptation et le combat de l'ordre établi. Si ce chapitre renforce la comparaison des œuvres à l'étude, il ne fait pas vraiment progresser l'analyse du rapport au romanesque qu'entretient l'abbé Prévost. Cependant, si on considère que l'apparition et le traitement du capital financier dans les dernières œuvres de ce romancier s'inscrivent dans une logique novatrice, on peut penser que cette composante augmente la distance au romanesque.

La diégèse et la construction narrative des derniers romans de l'abbé Prévost donnent à voir la résistance au vice et la défense de la vertu. Nourries par le sentimentalisme richardsonien, ces fictions participent à une tentative de réhabilitation auprès de la sphère romanesque, dans laquelle triomphe le genre libertin et émerge le « sentimentalisme vertueux » (p. 171). Circonspect à l'égard du roman vertueux, l'abbé Prévost se distingue de Richardson et de ses amateurs. Des « récits plaidoyers » aux « récits exemplaires » (p. 178), la fiction prévostienne punit l'amour des héros et perce l'aveuglement affilié au vice qui environne l'honnête homme et le moraliste. Voués au malheur, ces personnages masculins investissent l'œuvre prévostienne d'une « dimension métaromanesque » (p. 185).

Au lieu de percevoir les *Mémoires d'un honnête homme* et le *Monde moral* comme l'aboutissement de la production romanesque de Prévost, Alexandre Duquaire y voit plutôt l'assurance d'une singularité. Il conclut que, de 1728 à 1760, l'abbé Prévost fait une critique du romanesque. En tentant de démystifier la passion amoureuse et de mesurer son emprise, Prévost imagine des personnages soumis à des trajectoires similaires qui obéissent aux conventions romanesques en même temps qu'elles les pervertissent. Tissant la toile des liens qui unissent les romans de l'abbé Prévost, cette étude promène son lecteur dans les dessous symétriques et dans les constructions inversées des dernières fictions de ce romancier dans lesquelles ce dernier a pu affirmer sa position vis-à-vis du romanesque et de ses illusions.

**Référence :** Alexandre Duquaire, *Les Illusions perdues du roman. L'abbé Prévost à l'épreuve du romanesque*, Amsterdam/New York, Rodopi, coll. « Faux titre », 2006, 196 p.

**Driss AISSAOUI**

## **Philosophe : enquête sur un mot piégé au siècle des Lumières**

L'objectif sur lequel se fonde l'analyse de Jin Lu consiste à vouloir dépoussiérer un concept central pour la pensée des Lumières : celui de *philosophe*. Victime de son succès, ce mot est banalisé par l'usage. Son sens devient, pour ainsi dire, une donnée évidente que les spécialistes des études du XVIII<sup>e</sup> siècle renoncent souvent à questionner. Le mot se transforme alors en réceptacle vide, accueillant, au gré des usagers, les acceptions les plus diverses. Mais ce consensus apparent cache mal la diversité des référents. Les philosophes, comme le livre de Jin Lu nous le rappelle, n'ont jamais constitué un parti homogène, un club monolithique ayant le même profil ou répondant à un seul et unique signalement. Au contraire, ils se sont souvent opposés les uns aux autres, se regroupant en factions adverses et cultivant les différences ainsi que les divergences.

Pour rendre justice au mot *philosophe* et traduire la fluctuation sémantique qui le caractérise, Jin Lu inaugure son étude par une enquête d'ordre étymologique. Faisant preuve d'une grande sagacité, l'auteure rapporte les définitions que donnent de ce vocable les principaux dictionnaires de la période considérée. Puis, par la vertu d'une démarche tripartite, elle nous fait découvrir les définitions forgées à l'interne, celles que proposent les partisans de la philosophie chrétienne et, enfin, les précisions et nuances apportées par les critiques.

Intitulée « Regards croisés sur le philosophe des Lumières : Fontenelle, Marivaux, Prévost », la première partie expose, en se référant à des penseurs de renom, trois façons d'être philosophe. Décrit pour son style, Fontenelle offre l'exemple d'une parfaite correspondance entre philosophie et esthétique, entre l'homme et le bel esprit qu'il incarne. Cette harmonie lui vaut un respect unanime au XVIII<sup>e</sup> siècle, y

compris celui des philosophes. Si Fontenelle ne spéculé pas sur ce qu'être philosophe veut dire, il en va autrement de Marivaux, qui s'acharne à en proposer une définition. Subissant, un peu à la manière de son précurseur, les contrecoups de la querelle des Anciens et les Modernes, l'auteur de *L'indigent philosophe* (1727) et du *Cabinet du philosophe* (1734) s'oppose aux philosophes des Lumières. À l'opposé des « esprits forts » ou des « hommes au système », comme on aime à les appeler alors, il se considère comme « vrai philosophe », figure qui, sous sa plume, prend le sens de « l'homme qui pense » et qui exprime les choses qu'il remarque « par un assemblage et d'idées et de mots très rarement vus ensemble ». Il y a, chez lui, une sérieuse réflexion sur le rapport entre la pensée et le langage. Entretenant un rapport complexe avec les philosophes des Lumières, Prévost résiste, quant à lui, à tout effort de classification. Ne pouvant, en raison de sa quête religieuse, appartenir au parti philosophique et ne voulant, à cause des contraintes de la raison, adhérer à aucun ordre religieux, il fait partie de ces « consciences errantes » rebelles à l'endoctrinement. Seule une identification du romancier avec son héros Cleveland, suggérée par les judicieuses analyses de Jean Sgard, autorise que lui soit attribué le titre de philosophe. Mais cette simplification autobiographique n'est pas sans risque. Car un peu comme celui qui l'a appelé à la vie, ce personnage est trop complexe pour qu'on puisse y voir un seul type de philosophe. Pluriel et fuyant, adepte à la fois de la raison et d'une religion indéfinie, il incarne autant de définitions que le XVIII<sup>e</sup> siècle associe au vocable dont il est ici question.

Intitulée « Le philosophe dans les *Mémoires de Trévoux* (1734-1745) », la deuxième partie examine la lente et progressive prise de conscience qui amène les Jésuites à forger des paramètres leur permettant de regrouper certains penseurs dans ce qu'ils appellent le parti philosophique. Identifiés comme « philosophes modernes », Descartes, Bayle, Voltaire, d'Argens, Leibniz, Chubb, Pope, Newton et Mandeville servent de modèles sur lesquels les Jésuites fondent toute une typologie de définitions. Partisans d'une philosophie considérée comme l'aboutissement d'une préparation solide et savante, ces derniers refusent aux « poètes », comme Voltaire, le titre de philosophe. Prêchant le doute et la suspension du jugement face aux

systèmes philosophiques, ils affirment que la vraie philosophie est celle qui se fonde sur la religion chrétienne. Mais la grande faiblesse des Jésuites dans le conflit qui les oppose aux philosophes, c'est qu'ils ne prennent pas en considération les divergences et les dissemblances qui séparent leurs adversaires. Il leur arrive très souvent, en voulant s'opposer à certains de se rapprocher d'autres.

La troisième partie, qui a pour titre « Fréron, antiphilosophe malgré lui », retrace l'évolution sinueuse du concept de philosophe tel qu'il apparaît chez Fréron entre 1749 et 1776. Utilisant d'abord le mot *philosophe* et ses corollaires, *philosophie* et *philosophique*, dans un sens élogieux, Fréron investit ces vocables de sarcasme et d'ironie quand ceux-ci sont appliqués aux membres de « la bande de prétendus philosophes ». C'est ainsi que, dans ses journaux, il forge une dichotomie où, à base de critères à la fois philosophiques et esthétiques, il distingue les « vrais philosophes », dont Montesquieu incarne le modèle parfait, des « prétendus philosophes », représentés très souvent par Voltaire et d'autres contemporains. Même si ses critiques à l'endroit des écrivains de son temps lui ont valu, à tort, le titre d'antiphilosophe, elles ont le mérite de présenter différentes occurrences et acceptions du mot philosophe et de procurer un témoignage de première main sur ce débat qui a traversé le siècle des Lumières.

Le grand mérite de l'étude de Jin Lu consiste à contester l'attribution exclusive du titre de philosophe à un seul groupe, celui des encyclopédistes, exclusivité majoritairement remise en question par les contemporains de ces derniers. En privilégiant une démarche historique et en se fondant sur un corpus non exhaustif certes, mais très représentatif de la problématique abordée, l'auteure a su éviter le piège et l'artifice des définitions toutes faites et a réussi à rendre compte de la complexité du statut de philosophe au XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Référence :** Jin Lu, *Qu'est-ce qu'un philosophe? Éléments d'une enquête sur l'usage d'un mot au siècle des Lumières*, Presses de l'Université Laval, 2005, 246 p.

**Maxime PREVOST**

## **Survies de l'infâme**

Plus on se dégageait des dogmes, plus on cherchait, pour ainsi dire, à justifier cet abandon par un culte de l'amour de l'humanité : ne pas rester là-dessus en retard sur l'idéal chrétien, mais, au contraire, renchérir sur lui autant que possible, cela demeure le secret aiguillon de tous les libres penseurs de Voltaire à Auguste Comte.

Nietzsche, *Aurore*, II, 132 (cité par Boucher, p. 211-212)

On peut considérer la remarquable étude de François-Emmanuel Boucher comme l'exploration des diverses implications de cette intuition nietzschéenne. Si les Philosophes ont investi une énergie considérable à « écraser l'infâme », selon la formule voltairienne, il n'en demeure pas moins que l'essence du christianisme — l'attente théologique d'un *après* en tout différent du présent — a été recyclée dans une perspective temporelle par les principaux penseurs des Lumières et du romantisme : « de Voltaire, d'Helvétius, du baron d'Holbach à Leroux, à Lamennais et à Quinet, se mettent en place différentes croyances substitutives qui annoncent, chacune à sa manière, l'avènement d'une nouvelle rédemption humaine dont les conséquences seraient visibles ici-bas » (p. 1). L'avenir serait ainsi devenu « le nouveau dieu du genre humain » (p. 65). On le voit, cette thèse a l'avantage de penser le siècle des Lumières et le romantisme dans leur essentielle continuité, plutôt que de les opposer en tout comme on le fait trop souvent.

Le « réinvestissement du sentiment religieux dans une doctrine du salut temporel » (p. 141) est donc l'objet de cette étude, qui montre bien comment le christianisme pénètre en profondeur une bonne partie des discours qui cherchent pourtant à le miner.

Malgré eux — et c'est dans ce « malgré eux » que se trouve l'essentiel de ce que je cherche à démontrer —, les philosophes des Lumières ne réussissent pas à être conséquents avec eux-mêmes. En dépit des critiques virulentes qu'ils adressent [au christianisme], ils continuent de réfléchir à l'intérieur

d'un cadre axiologique qui est beaucoup plus redevable aux Pères de l'Église qu'à l'ensemble de l'Antiquité païenne. En fait, jamais ils ne poussent à leur limite leur raisonnement et leur argumentation. Le XVIII<sup>e</sup> siècle développe, c'est bien connu, les idées de progrès, d'historiographie et de souveraineté populaire, mais aussi il met au point l'idée combien plus essentielle d'une organisation sociale dans laquelle on ne trouverait ni monastère ni spectacles de gladiateurs, ni moniales ni esclavage. L'influence du christianisme est centrale pour comprendre la manière dont ils conçoivent la société, bien que l'on fasse à l'époque l'impossible pour montrer qu'elle est inexistante. (p. 48)

Même la morale sexuelle du siècle des Lumières s'élaborerait « essentiellement à partir de l'idée de salut » (p. 110) : si l'Éros procède bien de la nature, et donc de la vertu, la « nécessité de la copulation ardente » (p. 117) devient une question de salut public. Quant aux révolutionnaires, même « les plus exaltés [...], comme les Hébert, les Hérault, les Marat », ils « persistent à penser leur relation avec le monde et avec les êtres humains en général à partir d'un système temporel et linéaire où prédomine l'idée maîtresse de rédemption » (p. 149). Au siècle suivant, le développement temporel du concept chrétien de rédemption sera tel que, peu à peu, les références exactes à l'Église tendront à s'effacer : « Le Christ devient le plus grand socialiste et le premier à avoir propagé une doctrine encourageant la béatitude terrestre » (p. 208). Les premiers socialistes chercheraient donc essentiellement « un christianisme gentil, sans péché originel, favorisant l'amour de la femme et, finalement, compatible avec la science et la locomotive » (p. 5).

Deux axiomes chers au Collège de sociocritique de Montréal, et volontiers professés par Marc Angenot, sont qu'il faut toujours prendre garde à ce qu'un arbre n'en vienne à voiler la forêt discursive dont il participe, et que, selon la formule de Louis Blanc, « ce ne sont pas les individus qui pensent, ce sont les sociétés; ce ne sont pas les hommes qui inventent, ce sont les siècles ». L'une des principales qualités de cette étude tient précisément en son aller-retour constant entre le macro- et le microscopique, entre la forêt et ses arbres pris isolément. François-Emmanuel Boucher sait faire parler les philosophes des Lumières à l'unisson de manière tout à fait convaincante. Comme dans une symphonie de Haydn où, selon Marcel Marnat, les instruments « suggèrent cette société idéale que

veut échafauder le XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>1</sup>, Voltaire, Rousseau, Helvétius, d'Holbach, Sade tiennent ici chacun leur partition de manière à produire un tout clair et harmonieux. En effet, dans l'essentiel de l'argumentation et des démonstrations de l'auteur, les Philosophes sont considérés en bloc, mais sans que jamais l'essentiel de leur pensée individuelle n'en vienne à être trahie, puisque de nombreux développements rétablissent l'équilibre en s'attachant à l'un ou l'autre des écrivains étudiés, de manière à en faire ressortir l'originalité ou quelque trait distinctif. Ici Haydn cède en quelque sorte le pas à Vivaldi et à l'art du concerto avec partie solo. Rousseau? « Il faut savoir que, dans l'ensemble de son œuvre, [il] part d'un présupposé qui est extrêmement original dans la conjoncture de son époque », puisque son hypothèse initiale est que « l'Antiquité n'est plus un paradigme valable pour comprendre ou pour modifier d'une quelconque façon la société moderne » (p. 86). Helvétius? « Sa conception d'Éros est sans aucun doute celle qui se rapproche le plus du paganisme » (p. 118). Condorcet? Une incise saisit sur le vif l'essentiel de sa pensée : il est « toujours plus optimiste que les autres » (p. 135).

La principale qualité de cet ouvrage tient selon moi à ses nombreuses mises au point ponctuelles et éclairantes, qui se distinguent par leur pertinence et en font un livre qui peut se lire « à pièces décousues », comme les affectionnait Montaigne. L'auteur souligne par exemple d'entrée de jeu que, contrairement aux idées reçues, « la critique que l'on fait de la religion chrétienne, à partir du siècle des Lumières, ne conduit pas à l'athéisme. En fait, presque personne ne va jusqu'au bout de son argumentation et de sa propre logique, de sorte qu'il existe toujours une réserve quelconque lorsqu'on remet en cause la tradition chrétienne » (p. 2). Non seulement les Philosophes de la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle réfléchissent-ils toujours « à l'intérieur d'une logique de la rédemption », mais encore l'Antiquité joue-t-elle pour eux « exactement le rôle que tient l'Éden dans l'histoire du christianisme » (p. 64). Quant au socialisme, « qui s'élabore à partir des vestiges du christianisme », il se caractériserait notamment par sa

---

<sup>1</sup> Marcel Marnat, *Joseph Haydn, la mesure de son siècle*, Paris, Fayard, coll. « Les Chemins de la musique », 1995, p. 28.

tendance à « scotomiser la nature aléatoire de nombreuses causalités » et à « délimiter le réel à l'intérieur d'un cadre parfaitement intelligible où le doute s'avère un crime ignominieux » (p. 224). L'auteur s'applique aussi à souligner au passage un certain nombre d'évidences qui, avec le temps, en sont venues à perdre leur caractère d'évidence, par exemple que le romantisme « doit d'abord se comprendre comme une opposition au culte pour l'Antiquité païenne que professent les Lumières » (p. 167).

Comme l'attestent plusieurs extraits reproduits ci-dessus, *Les Révélations humaines* est un ouvrage d'un style éclatant. Les citations sont nombreuses dans cette étude : choisies avec soin et pertinence, elles en rehaussent d'autant l'intérêt. Il s'agit d'un ouvrage dont la lecture peut être tout aussi profitable à l'étudiant qui aborde pour la première fois le siècle des Lumières qu'aux érudits et aux analystes du discours social. Tant par son invention que par sa facture, cet ouvrage est appelé à résister aux assauts des années. Dans un livre aussi bien édité, on regrettera toutefois l'absence d'un index, qui aurait été particulièrement utile, étant donné le caractère foisonnant de l'ouvrage.

On sera peut-être surpris que la seconde partie de l'étude, consacrée au premier XIX<sup>e</sup> siècle, n'aborde pas davantage les aspects mystiques et occultistes du romantisme, notamment du romantisme social de la monarchie de Juillet, alors même que l'auteur signale que « [d]ivination, magnétisme, table tournante, phrénologie surabondent en cette période », non sans ajouter que, s'inspirant ici du Philippe Muray du *XIX<sup>e</sup> Siècle à travers les âges*, la « *perversa imitatio* de la religion chrétienne est certainement le meilleur concept pour expliquer le début du XIX<sup>e</sup> siècle, si ce n'est une partie de la modernité » (p. 168). Voilà certes l'une des principales voies de survie et de recyclage de « l'infâme », de sorte que le silence relatif de l'auteur à ce sujet peut étonner. Bien sûr, il s'agit là d'une dimension de la problématique qui mérite en soi une enquête parallèle. Je songe par exemple au profit qu'on pourrait alors tirer du cycle romanesque *Les Mémoires d'un médecin*, qu'Alexandre Dumas publie en feuilleton de 1846 à 1853, suite de quatre romans où se côtoient les figures de Rousseau, de Marat et

de Joseph Balsamo, et dont le dernier volet, *La Comtesse de Charny*, est en grande partie consacré à l'expiation en tout point christique de Louis XVI. La tension entre, d'une part, le désir d'enterrer l'Ancien Régime et, d'autre part, les métamorphoses de la rédemption chrétienne trouve peut-être dans ce cycle romanesque son point culminant.

Il me faut enfin évoquer la surprenante conclusion de cet ouvrage, intitulée « Les Possibilités du réel ou la pensée sotériologique ». Conclusion surprenante dans la mesure où l'auteur y abandonne l'*ethos* du chercheur universitaire pour y reprendre sa voix propre, dans ce qui se révèle un essai d'inspiration chrétienne. « La croyance fondamentale des différents penseurs que j'ai étudiés consiste à voir le mal comme contingent, non nécessaire et, surtout, comme la conséquence d'une organisation sociale et politique inadéquate. » (p. 263) La pensée sotériologique, qui se caractérise par une « soif de rédemption » (p. 263), serait le legs le plus important du christianisme tant aux penseurs de la période s'échelonnant de 1750 à 1848 qu'à leurs héritiers actuels. Au nom d'une vision ontologique et chrétienne du mal, François-Emmanuel Boucher condamne ce type de pensée et nie le concept même de progrès, qui aurait en son principe « l'idée que l'histoire est une féerie qui a le bonheur de l'homme pour finalité ultime » (p. 265), et qui ne constituerait en dernière analyse qu'une « laïcisation de la promesse du salut éternel » (p. 266) :

De manière générale, j'aimerais insister sur ceci : ce n'est pas parce que l'homme ne cueille plus des noix au fond des forêts qu'il est destiné pour autant à connaître la béatitude ici-bas ou, encore, que cette transformation implique un progrès continu, c'est-à-dire une amélioration constante des conditions de vie. Le malheur d'un seul homme ne prouve pas plus l'idée de péché originel que le bonheur d'un autre prouve l'avènement d'une rédemption terrestre, indépendamment du fait qu'il existe, de loin, beaucoup plus de malheurs que de bonheurs ici-bas. En fait, la philosophie des Lumières fonctionne le plus souvent par extrapolation abusive et par de mauvaises inductions. L'idée qu'on doit nécessairement rechercher le salut et que ce salut doit conduire à une réconciliation avec la vie finit par fausser la compréhension que l'on donne de l'homme, compréhension qui sous-estime beaucoup trop la pérennité de la souffrance et du mal. (p. 266)

Les convictions religieuses de l'auteur s'expriment de manière on ne peut plus marquée dans les deux dernières pages de son livre : « La croyance en une humanité assurant elle-même sa rédemption est, en vérité, la grande hérésie des temps modernes » (p. 268), constat qui mène à une prescription :

Accepter que le mal soit indissociable de l'existence et refuser que la femme ou le sang, la sexualité ou la mort puissent sauver qui que ce soit ici-bas, est l'axiome qu'il faut accepter pour combattre toute tentative de rédemption. L'homme peut rarement se réconcilier avec la vie; mieux, c'est refuser la vie que de ne pas vouloir se soumettre à ce constat. Apprendre à vivre sans solution politique, sociale et humaine véritables implique, bien entendu, un acte d'humilité, mais engendre aussi nécessairement un autre regard sur les capacités de l'homme. (p. 268-269)

Pour qui cherche à cloisonner la métaphysique des affaires terrestres, il est naturellement impossible de souscrire à une telle argumentation. On sait par exemple l'ardeur avec laquelle Victor Hugo tenait à distinguer le *mal* de la *misère*. S'il est indéniable que l'être humain ne saurait échapper à la mort, à la souffrance, à la perte, à la solitude, aux désastres naturels et aux crocs des alligators croisés lors d'une baignade mal avisée en Louisiane, la misère, elle, est le fait de l'homme : artificielle, elle ne procède pas de la nature et pourrait, théoriquement du moins, être éradiquée.

« L'épreuve du réel implique que l'homme cesse un jour d'être scandalisé par l'ampleur du mal, qu'il cesse aussi de croire à l'avènement d'une autre vie. En un mot, qu'il arrête d'entretenir une manière de penser, de voir et de réfléchir que ni la vie ni l'histoire ne justifient d'une quelconque façon. » (p. 269) On abonderait dans le sens de l'auteur s'il était possible d'avoir l'assurance que, pour lui, les mots *mal* et *misère* ne sont pas interchangeables. Sinon, on lui reprochera d'essentialiser les contingences historiques, comme l'Église n'a au reste jamais hésité à le faire.

**Référence :** François-Emmanuel Boucher, *Les Révélations humaines. Mort, sexualité et salut au tournant des Lumières*, Bern, Peter Lang, 2005, 281 p.

**Christian MILAT**

## **L'écriture leclézienne auscultée par ordinateur**

L'originalité de l'ouvrage de Margareta Kastberg Sjöblom tient à ce qu'il se propose d'étudier à la fois l'ensemble de l'œuvre de Le Clézio et l'évolution de celle-ci non pas en fonction de tel ou tel thème plus ou moins préétabli, mais à partir de son vocabulaire et de sa langue. Pour ce faire, l'auteure utilise les méthodes lexicométriques de la statistique lexicale traditionnelle, telles que Muller et Guiraud les ont vulgarisées. Elle y a cependant ajouté le recours à des logiciels comme *Hyperbase* et *Cordial* qui, en permettant « non seulement d'analyser la surface matérielle ou graphique du texte, mais encore de traiter le texte lemmatisé, ses codes grammaticaux, ses combinaisons et enchaînements syntaxiques, voire ses isotopies sémantiques » (p. 36), font qu'à la lexicométrie de la première génération succède désormais la logométrie, laquelle rend possible un traitement complet du discours.

Deux corpus ont été pris en compte. Le premier comprend la quasi-totalité des textes parus de 1963 à 1999 — quatre ouvrages ayant été écartés en raison des particularités typographiques ou langagières qu'ils présentent —, soit 31 textes qui, appartenant à des genres divers (romans, nouvelles, récits poétiques, essais littéraires, biographies, ouvrages ethnologiques, récits de voyage, biographies, livres pour les enfants) et présentant une taille très variable, comportent 51 009 vocables apparaissant dans 2 281 659 occurrences. Le second corpus ne retient que les œuvres de fiction : regroupant 17 livres de taille sensiblement égale, il compte 41 317 vocables et 1 717 096 occurrences.

L'étude aborde tout d'abord la structure du vocabulaire leclézien. On y apprend que les hapax se trouvent en plus grand nombre dans les textes où la syntaxe est moins recherchée, à savoir les ouvrages ethnologiques, les biographies ainsi que les essais littéraires et, s'agissant des œuvres de fiction, les textes expérimentaux, proches du

Nouveau Roman, publiés de 1963 jusqu'au milieu des années soixante-dix. L'étendue et la diversité du vocabulaire suivent une tendance analogue, avec néanmoins une propension à une richesse accrue et à une moindre répétition des mêmes mots dans les textes publiés après 1986. La même tripartition de l'œuvre peut en outre être repérée sur le plan de l'accroissement lexical, lequel va de pair avec le renouvellement thématique : présent dans la première période, celui-ci cesse pendant la deuxième, mais réapparaît au cours de la troisième.

La phrase leclézienne fait l'objet de la section suivante. En ce qui concerne la répartition entre les mots courts (de une à quatre lettres) et les mots longs (de plus de huit lettres), l'analyse lexicométrique fait observer une même ventilation et une même évolution : les mots longs se trouvent surtout dans les ouvrages non fictionnels et les premiers livres du corpus romanesque, mais ils s'effacent ensuite pour voir de nouveau leur nombre s'accroître dans les derniers textes de fiction. Quant aux mots de longueur moyenne (de cinq à huit lettres), alors qu'ils sont peu nombreux dans les textes de la première période, ils enregistrent par la suite une progression constante. L'étude examine ensuite les signes de ponctuation forte. Si la fréquence du point connaît des variations successives qui empêchent d'en tirer des conclusions vraiment intéressantes, celle des points de suspension, en revanche, est tout à fait significative : leur disparition, après le bref usage qui en est fait dans les seuls trois premiers livres de *Le Clézio*, manifeste la volonté de l'écrivain de ne laisser aucune place au non-dit. De même, le fait que le point d'interrogation est plus utilisé que le point d'exclamation — les deux étant par ailleurs moins nombreux dans les livres non fictionnels que dans les textes de fiction — est riche de sens : « l'auteur, à travers ses différents personnages, semble surtout [se] poser des questions et chercher des réponses, plutôt qu'exprimer des affects » (p. 100). Le recensement de ces quatre signes de ponctuation permet de déterminer la longueur moyenne de la phrase leclézienne, qui est de 21,09 mots, ce qui, selon des études entreprises sur d'autres corpus, inscrit celle-ci dans la moyenne du mouvement littéraire français de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, cette valeur moyenne générale recouvre des moyennes qui, d'un livre à l'autre, varient de 15,81 à 34,59 mots, les phrases les plus

longues se trouvant dans les ouvrages ethnologiques — le discours descriptif y dominant —, tandis que les phrases les plus courtes figurent dans les dialogues des textes de fiction. L'analyse de la segmentation interne de la phrase s'effectue, elle, au moyen du repérage des signes de ponctuation faible. De ceux-ci, c'est la virgule qui est la plus fréquemment utilisée, son usage devenant néanmoins plus rare après le milieu des années soixante-dix : alors que les premières œuvres romanesques multiplient les énumérations, les juxtapositions, les accumulations de termes, les textes qui suivent marquent la volonté de Le Clézio d'abandonner « la phrase compliquée comprenant plusieurs parties ou thèmes, dans sa recherche d'un langage simple et pur » (p. 111). S'agissant du point-virgule, l'évolution est encore plus accentuée : surtout employé dans les tout premiers livres, il tend bientôt à disparaître. Le deux-points, lui, est surtout fréquent, hormis dans les romans de la première période, dans les essais littéraires et les ouvrages ethnologiques, riches en énumérations et en explications, ces deux types de livres contenant en outre la quasi-totalité des parenthèses. Compte tenu de ces différents signes de ponctuation faible, la longueur moyenne des séquences intérieures de la phrase leclézienne est de 7,40 mots. Quant à ses facteurs de complexité, ils sont évalués au travers de l'inventaire des marqueurs de subordination et de coordination. Particulièrement nombreux dans les ouvrages riches en dialogues et plus rares dans les livres à discours narratif dominant, les subordinants évoluent selon trois périodes : fréquents dans *Le Procès-verbal*, premier roman, ils sont pratiquement abandonnés par la suite avant d'être réactivés au cours de la deuxième période, tandis qu'ils deviennent épisodiques durant la troisième période. Le nombre encore plus important des coordonnants manifeste que la longueur des phrases leclésiennes est « une longueur par “empilement” et non par “imbrication” » (p. 124). Cela dit, une fois encore, la distribution des coordonnants connaît une évolution chronologique : nombreux dans les premiers romans, ils se raréfient à partir du milieu des années quatre-vingt.

Consacrée aux parties du discours, une autre section s'intéresse à la structure syntaxique de l'écriture leclézienne. Catégorie grammaticale la plus nombreuse (20,5 % du corpus), le substantif est plus fréquent

dans les ouvrages non fictionnels, surtout à partir de 1980, au moment où Le Clézio traite du monde et de la culture des Amérindiens. Dans les romans, la fréquence des substantifs, faible dans les premiers textes, s'accroît au fur et à mesure que l'œuvre progresse — la description ayant tendance à l'emporter sur l'action —, sauf dans les récits où les dialogues sont nombreux. Parmi ces substantifs, Le Clézio, à l'opposé de nombreux autres romanciers, emploie plus de mots masculins (56,5 %) que de mots féminins (43,5 %). C'est que, selon l'auteur, l'écrivain manifeste là sa volonté « de rester dans le concret et de garder un langage simple et "terre à terre" » (p. 144-145). S'agissant du nombre, si, dans les ouvrages ethnologiques, le pluriel prime sur le singulier, la situation est en revanche l'inverse dans les romans, lesquels expriment souvent la solitude d'un individu face à la nature. Quant aux adjectifs, très fréquents dans les livres non fictionnels, ils le sont tout autant — description oblige — dans les textes proches du Nouveau Roman, mais à compter du recueil de nouvelles *Mondo* (1978), leur nombre se réduit considérablement. Par ailleurs, l'analyse de la distribution des pronoms personnels permet de dégager, globalement, une domination du récit à la troisième personne. L'indice pronominal (quotient entre les première et deuxième personnes des pronoms personnels et les mêmes personnes des possessifs) permet, lui, de relever la présence d'un style soutenu ou élevé dans les essais littéraires, les ouvrages ethnologiques et biographiques, à la facture poétique très marquée, et celle d'un style plus familier dans les œuvres romanesques des première et troisième périodes. Enfin, les occurrences verbales étant principalement reliées aux séquences caractérisées par l'action, les verbes sont moins nombreux dans les essais et les ouvrages d'ethnologie que dans les textes de fiction — romans et nouvelles —, et l'évolution de leur nombre suit inversement celle du nombre des substantifs. Dans les premiers romans, ceux proches du Nouveau Roman, les verbes sont fréquemment conjugués au subjonctif, au conditionnel ou à l'impératif alors que, dans les textes suivants, plus conventionnels, l'indicatif, le mode de la réalité, domine. Importants sont également les effectifs de l'infinitif : « Il semble », fait remarquer Sjöblom, « que ce mode impersonnel, "distant" et qui permet la création d'un espace intemporel, convienne parfaitement à l'écriture leclézienne. » (p. 179)

À noter l'usage des participes qui se révèle, au fil des textes, de plus en plus fréquent, en particulier celui des participes passés qui, dans la seconde moitié de l'œuvre, sont très souvent associés au recours répété au passé composé. Moins littéraire, celui-ci remplace de plus en plus le passé simple, principalement utilisé dans les romans considérés par l'auteure, comme par bien d'autres critiques, comme proches du Nouveau Roman, ce qui ne représente pas un mince paradoxe quand on sait que les Nouveaux Romanciers, eux, ont fortement critiqué l'emploi du passé simple... À ce temps se substitue également un présent intemporel qui contribue notamment à donner à l'œuvre une dimension à la fois onirique et mythique. La fréquence de l'imparfait est tout aussi significative : suggérant une durée indéterminée, celui-ci devient chez Le Clézio le temps de la « nostalgie » (p. 189).

La dernière section de l'étude a trait au contenu du discours qui implique la signification des mots et des différentes catégories lexicales. En d'autres termes, il s'agit ici de dégager les principales thématiques ou isotopies récurrentes dans l'œuvre leclézienne et, pour ce faire, d'y extraire les mots particulièrement suremployés ou sous-employés par rapport aux 86 millions d'occurrences du corpus *Frantext* de 1900-1990. Parmi les mots les plus suremployés figurent des substantifs qui ont trait à la nature (*mer, lumière, vent, plage, ciel, soleil, terre, montagne, eau, nuages*), des verbes qui se rapportent au regard (*briller, brûler, regarder, voir*) et au mouvement (*bouger, marcher, glisser, traverser, aller, monter, retourner*) et des adjectifs de couleur (*noir, bleu, blanc, gris, rouge*). Parmi les mots les plus sous-employés, on relève les pronoms personnels des première et deuxième personnes du singulier et du pluriel (les dialogues sont peu nombreux), les pronoms possessifs (Le Clézio rejette la possession matérielle) et le verbe *faire* (la pensée et la sagesse l'emportent sur l'action désordonnée). Diachroniquement, il est de nouveau possible de distinguer des évolutions : certaines thématiques (la ville, le corps, les insectes, le minuscule), très présentes au début de l'œuvre, perdent progressivement de l'importance.

Globalement, l'auteure produit là une étude tout à fait pertinente, manipulant les concepts et les méthodologies avec la précision ainsi

que la prudence qui s'imposent et apportant à ses analyses les nuances indispensables. Néanmoins, ces qualités ne vont pas sans certaines faiblesses. Ainsi, Sjöblom affirme que Le Clézio « passe les vingt premières années de sa vie à Nice » (p. 17) alors que l'écrivain, âgé de sept ans, a séjourné pendant une année au Nigéria, cette première rencontre, décisive, avec son père et le continent noir ayant généré à la fois un roman, *Onitsba* (1991), et un texte (auto)biographique, *L'Africain* (2004). Pareillement, *Voyage à Rodrigues* semble abusivement qualifié de « roman » (p. 56 et *passim*) puisque ce texte constitue en fait la « version (auto)biographique » du roman *Le Chercheur d'or*. Enfin, il est à maintes reprises question de « l'école du "nouveau roman" » (p. 18 et *passim*). Or, le Nouveau Roman n'est rien moins qu'une école, ainsi qu'il est timidement formulé à la seule page 263. À ces erreurs de détail s'ajoutent quelques coquilles (par exemple, *vocable* est employé, aux pages 41 et 202, comme un mot féminin) ou défauts typographiques.

Néanmoins, ces réserves ne doivent pas faire oublier l'intérêt d'un ouvrage où le recours à l'informatique génère une description rigoureuse et objective d'un très large corpus, dont il permet de saisir l'écriture à la fois dans ses variations génériques et ses évolutions temporelles. Confirmant de façon formelle et impartiale une grande part des conclusions présentées par des études antérieures, d'inspiration parfois plus stéréotypée, voire intuitive, il apporte également des éclaircissements inédits à une œuvre sur laquelle, année après année, Le Clézio continue de greffer de nouveaux textes.

**Référence :** Margareta Kastberg Sjöblom, *L'Écriture de J.M.G. Le Clézio. Des mots aux thèmes*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lettres numériques », 297 p.

## Kasereka KAVWAHIREHI

### Antilles : du discours sur le métissage au métissage des écritures

Dans son ouvrage, *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises. Le complexe d'Ariel*, Chantal Maignan-Claverie s'attelle à montrer comment la littérature des Antilles françaises est travaillée, depuis ses origines, par le discours sur le métissage, lequel s'est modifié selon les époques en fonction de l'appartenance sociologique des auteurs. Qu'il soit considéré comme thème (objet du discours) ou comme élément central d'une poétique, le métissage apparaît comme un fil capable de guider le lecteur dans la littérature antillaise, de sa préhistoire constituée par « les chroniques des pères blancs » (p. 23) jusqu'au mouvement contemporain de la créolité. Notion-clé dans l'imaginaire antillais, le métissage est au cœur des tentatives successives d'articulation d'une identité antillaise. Sa représentation est un enjeu fondamental du cri de révolte et des différents « meurtres du Père » rythmant la métamorphose de la littérature des Antilles françaises depuis la Négritude qui, par opposition à l'aliénation coloniale, a promu « les valeurs nègres à partir d'un refoulement initial du métissage racioculturel » (p. 312), jusqu'à la créolité qui valorise le métissage en tant que « figure énonciative » (p. 424), en passant par « l'antillanité » ou la « créolisation » de Glissant. On sait que l'œuvre de ce dernier s'élabore, à l'opposé de celle d'Aimé Césaire, « dans la matrice créole, au croisement de toutes les races et de toutes les cultures » (p. 374). Ce qui l'a conduit à présenter la Martinique et la Guadeloupe comme étant la préfiguration du « nouvel ordre mondial qui naît dans le chaos, dans une interférence des civilisations, par des déplacements de populations qui s'accompagnent de déphasages psychologiques et de processus de créolisation » (p. 374).

L'ouvrage est subdivisé en trois parties inégales. Après avoir montré comment le thème du métissage, qui s'est constitué comme l'objet et l'enjeu du texte littéraire antillais, est, dès l'origine, lié à la

problématique des races telle qu'elle est posée dans l'anthropologie des Lumières, la première partie du livre tente de définir les éléments « d'une topologie de la psyché antillaise projetée dans l'espace littéraire » (p. 88) s'articulant sur « un double système de référence ». Ce double système de référence est constitué, d'une part, de la culture et de la langue françaises qui se sont imposées au XIX<sup>e</sup> siècle à la conscience des hommes de couleur et surtout aux mulâtres comme « symbole d'émancipation », « facteur d'intégration et d'ascension sociale, ainsi que d'identification socio-politique à la métropole » (p. 90) et, d'autre part, du créole. Cette langue minorisée sera attestée dans les œuvres des écrivains de couleur éprouvant « un respect superstitieux pour les formes achevées de la littérature française » sous forme de « créolismes », de « termes locaux » ou « citations ». Pour Chantal Maignan-Claverie, l'écrivain antillais « se constitue comme ligne de partage entre deux langues qui s'interpénétreront de plus en plus, « le français étant créolisé et le créole francisé » (p. 90). Aimé Césaire, à qui le livre rend un vibrant hommage, apparaît comme celui qui, profitant de la proximité-différence entre le français et le créole, a été le premier à s'affranchir « des deux langues pour créer sa propre parole poétique » (p. 94). S'appuyant sur le ressourcement africain, « la langue refaite » de Césaire signifie la réorganisation du discours occidental. Elle a permis d'éviter le piège d'une indigénisation des valeurs étrangères ou d'une simple « inversion de la mythologie coloniale » (p. 104).

Après avoir dégagé les éléments d'une topique antillaise, l'auteure s'efforce, dans la deuxième partie, d'esquisser l'archéologie de la représentation du métissage dans la littérature antillaise. Ici, il apparaît clairement que les tréfonds de la conscience où s'alimente la création artistique antillaise du XIX<sup>e</sup> comme du XX<sup>e</sup> siècle sont encore largement hantés par « les schèmes psychologiques de la société de plantation et les figures de l'imaginaire colonial » (p. 23). Mieux encore, pour l'auteure, la représentation du métissage dans la littérature antillaise serait incomplète si l'on ne tenait pas compte des œuvres des chroniqueurs, missionnaires, négriers et administrateurs coloniaux qui ont donné « sa première configuration à l'espace antillais » (p. 110) en mobilisant la pensée théologique de l'époque, la

tradition aristotélicienne ainsi que la philosophie des Lumières. Ainsi, la vision des « pères blancs » partagés entre l'Europe et le monde des colons

a faussé d'emblée les valeurs inaugurales du discours littéraire antillais. Leur perception globalement négative des mulâtres, ces enfants du péché, connote jusqu'à aujourd'hui le concept de métissage associé à l'idée de bâtardise et de transgression de l'ordre naturel. (p. 23)

Enfin, la troisième partie de l'ouvrage présente une histoire littéraire des Antilles associée à l'évolution du discours du métissage, et ce, « sous le double point de vue des changements qui affectent les conditions de la représentation et des mutations des formes littéraires » (p. 23). L'auteure distingue quatre ensembles discursifs qui se sont succédé depuis 1806 jusqu'à 1996. Le premier ensemble va de 1806 à 1848, c'est-à-dire de la « date de parution de la première production soulignant la spécificité du discours antillais », à 1848, année qui, par la promulgation de l'abolition de l'esclavage (p. 230), marque une rupture dans le système de représentation du monde colonial. Plus précisément, cette date indique la fin de la Plantation en tant qu'espace organisé, trouvant sa raison d'être et sa caution dans les valeurs de l'Ancien Régime, fondé sur les droits de naissance et le privilège de sang (p. 272). Dans le discours qui couvre cette période, on trouve le mulâtre et le métis dans les œuvres des colons avec une prédilection pour le mulâtre romantique. Il va sans dire qu'il s'agit très souvent d'un mulâtre dénigré. Le deuxième ensemble discursif commence avec la fin du système de Plantation et se termine en 1914. Cette période est marquée par trois paramètres majeurs : la crise du discours des colons obligés d'inventer un nouveau discours en consonance avec « l'idéal républicain et assimilationniste » (p. 273), l'entrée des mulâtres sur la scène littéraire et la fiction d'une société pluriethnique, multiraciale, harmonieuse et fraternelle (p. 273). Les écrivains mulâtres souscrivant à cette idéologie qui cache la vérité sociale recréent « le couple archétypal du métissage colonial, en féminisant les Antilles offertes à la saisie de l'Étranger, lequel peut être identifié au Père fantasmatique européen » (p. 280). Loin d'entamer un véritable processus de subversion des assises du discours du colon, le mulâtre se contente de s'en démarquer (p. 281). Le troisième ensemble

discursif, celui de la Négritude (1914-1946), affirmera l'identité nègre et démystifiera l'idéologie mulâtre (p. 304). Dans le *Cahier d'un retour au pays natal*, qui « marque l'émergence de la littérature antillaise », on assiste à une sorte de refoulement du métissage racio-culturel » pour promouvoir les valeurs nègres.

En d'autres termes, le métis, ou le mulâtre, est l'opérateur négatif de la négritude. Il ne s'agit donc pas, pour Césaire, de caricaturer le mulâtre sociologique, comme l'ont fait Damas et Torolien, mais de se déprendre de ce moi étranger qui s'est insinué en lui, de cette personnalité d'emprunt qui l'exile de lui-même. (p. 312)

Enfin, le quatrième ensemble discursif va de 1946 (départementalisation des Antilles françaises) à 1996. Cette période sera marquée, entre autres, par l'apparition de la notion d'antillanité forgée par Édouard Glissant vers 1950 et, à partir de 1970, par la notion de créolité, qui sera conceptualisée en 1989 par Jean Bernabée, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant. Avec ces deux courants qui, dans leurs pratiques littéraires spécifiques, gardent une relation œdipienne avec le père fondateur qu'est Aimé Césaire, il se produit un basculement significatif au sujet du métissage : on passe progressivement de « l'écriture du métissage » au « métissage des écritures ». Ici, il s'agit de « faire parler la langue créole comme une « muette » à l'intérieur de la langue française » (p. 24). Proposant une identité plurielle, mosaïque,

les promoteurs de la créolité opposent aux catégories de l'Universel et du Transcendant et à la dialectique du Même et de l'Autre, les concepts transversaux de « diversalité », ou exaltation du Divers, de « Chaos-monde » comme totalité génésique de l'univers [...]. Au plan esthétique, la poétique du Divers et de la Relation trouve son assomption dans l'« oraliture », ce langage hybride qui introduit une « tracée mystérieuse de l'oral à l'écrit » [...] c'est-à-dire une greffe de la langue créole et de l'imaginaire qu'elle véhicule sur le français et la tradition intellectuelle dont il est le support. Cette langue de synthèse se définit comme une subjugation à rebours de la littérature et de la culture françaises. (p. 390-391)

Chantal Maignan-Claverie a produit un livre important qui permet de comprendre comment la littérature antillaise est arrivée à la pleine expression que nous lui reconnaissons aujourd'hui en se confrontant

sans cesse à la problématique du métissage, laquelle est inséparable du problème identitaire. Mieux, l'auteure analyse avec une aisance remarquable les enjeux sociologiques, culturels et littéraires de l'évolution, sur le double plan du signifiant et du signifié, de la représentation du métissage aux Antilles et montre comment « [l]e passage d'une configuration symbolique à une autre introduit un nouveau système de sens » (p. 228). Il faut dire que ce livre ne donne pas uniquement un éclairage capable de guider le lecteur dans le labyrinthe de la littérature antillaise. Il permet aussi de percevoir autrement la portée « révolutionnaire » de certaines notions auxquelles nous sommes aujourd'hui accoutumés, à savoir « pensée métisse », « logique métisse », « métissité », etc.

**Référence :** Chantal Maignan-Claverie, *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises. Le complexe d'Ariel*, Paris, Karthala, 2005, 444 p.

## Christian VANDENDORPE

### Clytemnestre sur le divan

D'abord publié en anglais en 1976, *Les rêves dans la tragédie grecque* de George Devereux a finalement fait l'objet d'une édition française. C'est dire que ce travail n'a pas vieilli et qu'il est toujours considéré comme important. Ethnologue et psychanalyste de formation, George Devereux a beaucoup publié dans le domaine de l'ethnopsychiatrie et s'est fait une spécialité d'interroger les mythes à la lumière de la psychanalyse. Il est ainsi l'auteur notamment d'une *Psychothérapie d'un Indien des Plaines* et d'une *Ethnopsychiatrie des Indiens Mohaves*. Juif d'origine roumaine, comme nous l'apprend la [préface](#) de Tobie Nathan à ce dernier ouvrage, Devereux était aussi un brillant helléniste, qui avait une connaissance approfondie de la langue, de l'histoire et de la mythologie grecque. Il en fait une magistrale démonstration dans le séminaire donné à Oxford en 1968-69 sur l'interprétation des rêves dans la tragédie grecque, dont cet ouvrage est le résultat.

Le rêve le plus intéressant est celui de la reine Atossa, qui ouvre la tragédie *Les Perses*, qu'Eschyle a écrite en -472, soit huit ans après la terrible défaite subie par Xerxès à Salamine. La pièce débute par une scène dans le palais de Suse, où la reine mère Atossa fait part à ses conseillers d'un songe qui l'a remplie de frayeur. Elle a vu en rêve deux grandes femmes, qui étaient sœurs, habillées l'une de la robe perse, l'autre en Dorienne, en train de se quereller alors que son fils les avait attelées à son char; la Dorienne se débat si bien qu'elle fait verser le char.<sup>1</sup> Bien évidemment, il s'agit ici d'un rêve prémonitoire qui laisse augurer la défaite imminente de l'armée perse et le retour du roi vaincu. En tant que tel, le récit de ce rêve a une fonction narrative très précise, qui est d'exposer le contexte diégétique et de préparer

---

<sup>1</sup> On peut lire le récit complet sur <http://reves.ca/songes.php?fiche=818>

émotivement les spectateurs à l'annonce de la catastrophe : le procédé est puissant et Racine y aura recours, lui aussi, dans *Athalie*.

Or, selon Devereux, ce rêve comporte des bizarreries et des détails troublants, difficiles à justifier dans une optique purement fonctionnelle de rêve prémonitoire. Il attire ainsi l'attention sur le fait que « [l]a femme doriennne se révolte seulement après avoir été soumise, ce qui ne concorde pas avec les faits historiques » (p. 9). En outre, l'idée de représenter par des femmes deux nations ennemies est neuve à cette époque, ce qui l'amène à conclure : « la seule façon d'expliquer la décision d'Eschyle de représenter les nations par des femmes attelées est que leur attelage pourrait également signifier leur domination sexuelle. Le char est en effet un char de triomphe, et le triomphe a une connotation sexuelle indéniable » (p. 10). Dès lors, il ne fait guère de doute pour le psychanalyste que nous avons affaire ici à des matériaux symboliques issus d'un rêve « réel » et qu'Eschyle les met au jour en les faisant passer « clandestinement » sous la fiction d'une allégorie : « La transformation en allégorie du fantasme initial préconscient peut en outre avoir été facilitée par le besoin du poète masculin d'imaginer un rêve complexe de femme, par le désir du poète grec d'inventer un rêve perse qui convienne à Atossa [...] » (p. 7).

Pour le psychanalyste, il est dès lors légitime d'en interroger le contenu latent et de convoquer Atossa sur le divan, en sondant son inconscient au moyen des réseaux associatifs suggérés par le texte eschyléen. L'apparition de Darios, à la fin du songe, laisse ainsi entendre que le fils était en rivalité œdipienne avec son père et qu'il espérait gagner là où l'autre avait été vaincu — une hypothèse vraisemblable au demeurant et dont on connaît d'autres exemples chez des chefs d'empire. Le fait que les femmes aperçues dans le songe soient de grande taille signifierait en outre qu'elles sont pour Atossa « des représentantes du monde de l'enfance » (p. 11). Allant plus loin, le psychanalyste conclut qu'elles correspondent à deux composantes du psychisme d'Atossa : la femme perse « représente la composante féminine, docile du Ça du complexe contre-œdipien d'Atossa » tandis que « la femme doriennne rebelle représente le Surmoi d'Atossa, la mère sociale qui lutte contre les exigences du Ça » (p. 22). Dans son

rêve, Atossa parviendra à surmonter son complexe de Jocaste, grâce à la victoire des « forces d'inhibition », ce qui entraîne le renversement du char. Enfin, les lamentations subséquentes de Xerxès permettent à l'adulte de « rejeter le blâme de ses propres fantasmes indécentes sur ses enfants » (p. 22).

Cette interprétation pourrait sembler assez fragile, mais elle gagne singulièrement en crédibilité lorsque Devereux rappelle tout ce que l'on sait par Hérodote sur la prodigieuse histoire de cette reine — histoire qui devait également être connue d'Eschyle. Atossa avait en effet d'abord été, avec une de ses sœurs, l'épouse de son frère Cambyse. Après l'assassinat de celui-ci par un usurpateur nommé Smerdis, elle avait été l'épouse de ce dernier jusqu'à ce qu'il soit à son tour assassiné. Elle avait alors épousé, avec une autre de ses sœurs, le roi Darius, à qui elle avait réussi à imposer comme successeur son fils Xerxès, prouvant par là qu'elle était de loin la plus habile sinon la plus aimée. Il est donc tout à fait plausible qu'elle ait pu aussi rêver d'épouser son fils, afin d'être « [r]eine pour la quatrième fois et pour la troisième fois par inceste » (p. 25). Devereux fait d'ailleurs état de son expérience de psychanalyste pour signaler « qu'un grand nombre de mères, et tout particulièrement des veuves, ont des complexes de Jocaste très repérables, avec des formes très singulières d'*acting out* » (p. 26).

Sur les huit autres chapitres que compte cette étude, quatre portent sur les rêves de Clytemnestre, personnage tragique par excellence, qui assassine son mari et sera assassinée par son fils. Dans *Les Choéphores* d'Eschyle, le récit onirique est fait de façon indirecte à Oreste qui apprend par un échange dialogué avec le chœur que sa mère a rêvé qu'elle avait enfanté un serpent et qu'en lui donnant le sein elle s'était fait mordre, si bien qu'un caillot de sang s'était mêlé au lait<sup>2</sup>. D'emblée, Oreste comprend que ce rêve prophétique lui enjoint de venger son père en assassinant sa mauvaise mère. Rejetant un sens allégorique trop évident et l'interprétation même qu'en fait Oreste, Devereux pose

---

<sup>2</sup> Voir le récit du rêve sur <http://reves.ca/songes.php?fiche=821>. Le texte intégral de la pièce se trouve notamment à <http://www.mediterranees.net/mythes/atrides/orestie/choephores.html>.

d'entrée de jeu que la question est d'abord de savoir si Clytemnestre a bel et bien allaité son fils. Pour lui, la réponse est assurément négative et Eschyle se montrerait fin psychologue en mettant en contradiction le témoignage de la nourrice, qui affirme avoir allaité l'enfant, et l'affirmation de Clytemnestre lors de sa confrontation avec Oreste, affirmation qu'il juge mensongère. Cela posé, une première conclusion s'impose à l'analyste : plutôt que d'être prophétique, comme on aurait tendance à le croire, « le rêve reflète des sentiments de culpabilité et des pulsions d'autopunition en rapport avec l'incapacité de Clytemnestre à remplir son rôle de mère » (p. 277). La figure du serpent correspond au fantasme féminin bien documenté de substitut du phallus, tandis que la morsure du sein « reproduit à l'inverse le thème du pénis mordu de la *vagina dentata* » (p. 289). En conclusion, « Clytemnestre, harcelée de sentiments de culpabilité pour n'avoir pas allaité son fils et pour avoir assassiné Agamemnon », se rachète dans un rêve où elle « accomplit son potentiel maternel et féminin en donnant le sein à son fils » (p. 314).

Dans *Les récits de rêves dans la fiction*, Julie Wolkenstein<sup>3</sup> consacre quelques pages à l'approche de Devereux (voir le chapitre 9 : « Les seins de Clytemnestre pendaient-ils? »), dans laquelle elle voit un certain « mépris pour la littérature ». Devereux n'aurait probablement pas accepté ce reproche. À la suite de Freud en effet, il professe une admiration sans borne pour les grands écrivains, parce que leur génie est à même de cerner les dimensions les plus profondes de l'être humain. La sacralisation de l'œuvre littéraire est même essentielle à son approche, car elle lui permet de considérer le récit de rêve fictif non pas comme un artifice narratif, mais comme le compte rendu d'un rêve « authentique », doté de « vraisemblance psychologique » et dès lors susceptible d'une investigation rigoureuse par les outils psychanalytiques.

Dans une introduction très détaillée, où il explique et justifie sa démarche, Devereux postule que tous les humains rêvent de la même

---

<sup>3</sup> Julie Wolkenstein, *Les récits de rêve dans la fiction*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006. Voir mon compte rendu dans le même numéro de la revue @nalyses.

façon, indépendamment de leur époque ou de leur culture : « les rêves de tout être humain répondent à des critères propres aux rêves, partout semblables, même s'ils diffèrent bien sûr beaucoup dans la manière dont ils sont rappelés, dont ils sont sujets à l'élaboration secondaire et dont ils sont racontés à des auditeurs différents » (p. XXXIV). En faisant fond sur les catégories freudiennes — élaboration secondaire, opposition entre contenu latent et contenu manifeste —, le psychanalyste peut ainsi tenir pour négligeable le fait que le récit de rêve varie en fonction des sociétés. Il peut même porter un jugement sans appel — sans doute à juste titre — sur certains rêves fictifs qu'il juge non vraisemblables : « les rêves homériques, qui contiennent de longs discours, ne sont pas fidèles à des rêves authentiques, précisément parce qu'ils suivent la convention ésotérico-littéraire qui veut que les rêves importants comportent de longues tirades ». Il estime dans la foulée que Freud a « quelque peu surestimé » *La Clé des songes* d'Artémidore, en invoquant à l'appui de son jugement le fait que ce dernier « donne une classification détaillée des rêves manifestes d'inceste accompli entre mère et fils » alors que, selon son expérience sur le terrain, « de tels rêves ne se produisent quasiment jamais » (p. XXXV). Les clients du célèbre onirocrite auraient donc « involontairement élaboré les rêves qu'ils avaient effectivement faits » ... « [a]fin d'en avoir pour leur argent auprès d'Artémidore ». En revanche, les rêves qu'on trouve chez les tragiques grecs se caractérisent comme des rêves authentiques par « l'absence de paroles articulées dans ces derniers et la présence, au moins dans une pièce, de ce qui est certainement une voix humaine inarticulée. Ces éléments sont bien fidèles au rêve » (p. XL).

S'appuyant sur Aristote, Devereux évoque les liens que ce dernier avait établis entre métaphore et démarche interprétative dans la *Poétique* et le *De divinatione per somnum*. Il justifie ainsi sa démarche dans des termes qui ne manqueront pas de retenir l'attention du critique littéraire : « Le poète construit un rêve-énigme-métaphore; l'interprète du rêve le déconstruit, puis le réassemble correctement. [...] Le poète transforme la réalité en une métaphore qui ressemble à un rêve; à l'inverse, l'interprète convertit un rêve ressemblant à une métaphore en une réalité » (p. XLII). Il est dès lors sans intérêt de « savoir si un poète

conçoit un rêve vraisemblable de manière intuitive ou si [...] les trois rêves d'Euripide sont des élaborations poétiques de l'un de ses propres rêves » (p. XLIII). Dans les deux cas, Devereux est convaincu d'avoir « un accès quasi-total au noyau de chaque grande œuvre d'art, c'est-à-dire à son contenu inconscient tel qu'il transparait à travers l'œuvre, et ce, quel que soit son contexte historique et culturel » (XLV).

À la lecture de cet ouvrage, on ne peut manquer d'être séduit par l'érudition remarquable de l'auteur et la richesse des interprétations qu'il propose. Trop souvent, toutefois, on a le sentiment, comme le dit Julie Wolkenstein, que « l'auteur fait flèche de tout bois », scotomisant tout élément du texte contraire à son argumentation et invoquant en dernier recours sa propre expérience de psychanalyste et d'ethnologue pour appuyer son interprétation du comportement d'un personnage.

Surtout, on se heurte ici à la faille originelle de l'approche psychanalytique, qui veut voir dans toute configuration symbolique une confirmation de la théorie freudienne, soit principalement du complexe d'Œdipe ou de son contraire, ce qui entraîne forcément une certaine monotonie. Les récits de rêves chez les poètes tragiques étant invariablement chargés de vérifier les intuitions du psychanalyste, leur fonction proprement littéraire est considérée comme secondaire, voire carrément ignorée. On en a un exemple avec le rêve d'Atossa, dont Devereux dit que « la façade allégorique [...] permet à son contenu latent [du rêve] de passer clandestinement à travers la censure » (p. 6). Il s'agit là d'une hypothèse commode, mais qui ignore le rêve dans sa fonction narrative pour n'en considérer que les données symboliques potentielles. Le psychanalyste met ainsi à jour des configurations inconscientes extrêmement lourdes d'implications pour le rêveur (fantasmes inavouables, névrose avancée, psychose...) pour ensuite conclure que le sujet les a très habilement camouflées sous une façade allégorique. L'interprète finit donc toujours par retrouver, au terme de sa démonstration, ses présupposés de départ.

En dépit de ces réserves sur la validité globale de la démarche, les analyses de George Devereux permettent de mieux appréhender la

complexité des personnages tragiques et ouvrent de fascinantes perspectives sur les rapports entre la mythologie grecque et l'intertexte freudien.

**Référence :** George Devereux, *Les rêves dans la tragédie grecque*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », 2006, 522 p.

**Christian VANDENDORPE**

## **Le récit de rêve en 50 questions**

Est-il vrai, comme l'a dit un critique, qu'il n'y aurait « rien de plus ennuyeux qu'un récit de rêve »? Certes pas pour Julie Wolkenstein, qui explore dans cet ouvrage les rapports entre rêve et fiction en une cinquantaine de questions, toutes plus intéressantes les unes que les autres.

Le rêve, en effet, n'est pas seulement un outil d'exploration de l'inconscient. Étant nécessairement emprisonné dans la gangue du sommeil, le contenu du rêve ne peut jamais être abordé que par des voies indirectes et subjectives, qui passent par le truchement de la conscience et du langage. En tant que tel, le matériau onirique se prête avec une extrême facilité à tous les modelages qu'impose à sa mise en récit la culture d'une époque et d'une société données. Il n'est d'ailleurs que de parcourir la base [www.reves.ca](http://www.reves.ca) pour constater à quel point les récits oniriques partagent des traits communs selon la culture d'où ils sont issus. Ainsi que le notait Albert Béguin, « toute époque de la pensée humaine pourrait se définir, de façon suffisamment profonde, par les relations qu'elle établit entre le rêve et la vie éveillée »<sup>1</sup>.

Cette plasticité de la matière onirique en fait aussi un matériau idéal pour l'écrivain. Comme le note Wolkenstein : « entièrement dégagé des contingences réalistes, le rêve donne à l'écrivain toute latitude, le soustrait aux contraintes spatiales et temporelles, n'impose aucune cohérence narrative » (p. 10). Une étude comparée des récits de rêves permet donc de jeter un nouvel éclairage sur le jeu narratif et sur la façon dont on a tenté de donner du sens aux images surgies du sommeil.

---

<sup>1</sup> Albert Béguin, *L'âme romantique et le rêve*, Paris, José Corti, 1967, VII.

Dans les premières pages de son ouvrage, Wolkenstein rappelle que les « trois songes les plus célèbres de la tragédie grecque sont faits par des reines » (p. 26). Cela serait dû au fait qu'en tant que femmes, elles seraient plus « disposé[es], sinon à percevoir l'invisible, en tout cas à en faire l'aveu, la confidence, précisément parce que l'opinion générale tolère mieux chez elles cette disposition » (p. 26). Le procédé narratif utilisé par Eschyle dans *Les Choéphores* est particulièrement intéressant car les détails du songe sont révélés par un jeu de questions et réponses entre Oreste et le chœur, procédé qui dépouille Clytemnestre de son rêve, alors que son fils voit se préciser, avec chacune des répliques, son destin de matricide.

La réflexion sur ce rêve, ainsi que sur celui d'Atossa dans *Les Perses*, ne pouvait évidemment pas ignorer les travaux du grand ethnologue et psychanalyste que fut George Devereux, dont l'ouvrage majeur publié aux États-Unis en 1976 a fait l'objet en 2006 d'une traduction française<sup>2</sup>. Dans une section adéquatement intitulée « Les seins de Clytemnestre pendaient-ils? », Wolkenstein prend toutefois ses distances vis-à-vis de l'approche d'un psychanalyste qui « dissèque les songes d'Atossa et de Clytemnestre [...] comme s'il s'agissait de ses patientes », en faisant « feu de tout bois » (p. 34). Elle souligne cependant les mérites de cette recherche pour ce qui est d'explorer la polysémie de certains textes — notamment le personnage historique hors du commun que fut la reine Atossa, dans le rêve de laquelle Devereux voit de façon plausible un conflit entre deux facettes du complexe de Jocaste.

Le rêve d'Athalie chez Racine a suscité des appréciations multiples et divergentes. Rappelant la condamnation qu'en a faite Julien Gracq, Wolkenstein s'intéresse à l'intertextualité de cette pièce, telle qu'elle a été mise au jour par Jacques Dubu. Pour ce dernier, Racine aurait repris de façon inavouée le songe d'Atossa et celui de Clytemnestre, en mettant à profit l'hybridité caractéristique du récit de rêve pour réconcilier des sources hétérogènes. Ce récit presque entièrement

---

<sup>2</sup> George Devereux, *Les rêves dans la tragédie grecque*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », 2006. Voir mon compte rendu dans le même numéro de la revue @analyses.

rédigé au passé composé lui permet aussi de s'arrêter à la question linguistique des temps verbaux privilégiés dans le récit de rêve. Elle synthétise pour cela le système de rapports qu'a mis en évidence l'ouvrage magistral de Jean-Daniel Gollut, dont les résultats servent de fil rouge à tout cet ouvrage<sup>3</sup>.

Le format de cette collection, inspiré de la structure fragmentée et étoilée de l'hypertexte, lui permet d'aborder les principales questions relatives au récit de rêve, tout en évitant l'excès de prévisibilité caractéristique d'un développement linéaire de type historique ou thématique. Faisant un saut historique de Racine à John Irving, en passant par Shakespeare, elle aborde la question de la valeur prémonitoire du récit de rêve dans la fiction : « le rêve prémonitoire est le procédé le plus voyant d'un dispositif narratif qui enchaîne efficacement le lecteur, le prend au piège d'un dénouement parfaitement calculé, cherche, sans les trouver, les limites d'un pacte de lecture qui relève ici de la conversion à la toute-puissance du roman » (p. 46). Un constat qu'elle aurait certes pu aussi appliquer aux *Aventures de Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius, qui en usait sans réserve dès le troisième siècle de notre ère. Cette fiction du rêve prémonitoire commencera à être bien ébranlée dans *La Nouvelle Héloïse*, où le rêve de Saint-Preux se révèle prophétique dans la mesure précisément où celui-ci s'interdit de revoir celle dont il s'était dit qu'il ne la reverrait jamais. La convention du rêve prémonitoire se fissurera encore davantage avec le rêve de Victor Frankenstein, où la mort d'Elizabeth, fiancée de Victor, peut assez clairement être imputée « à un désir inconscient du héros » (p. 54).

Passant rapidement sur la grande période du rêve romantique, qu'elle évoque dans une analyse du roman *Henri d'Ofterdingen* de Novalis, Wolkenstein interroge ensuite un des rares récits de rêve qu'on trouve dans l'œuvre de Virginia Woolf, celui de Peter dans *Mrs Dalloway*. En fait, ce rêve ne serait pas vraiment celui de Peter, d'après son analyse, mais celui de sa voisine, la nurse qui tricote sur le même banc que lui

---

<sup>3</sup> Jean-Daniel Gollut, *Conter les rêves*, Paris, José Corti, coll. « Rien de commun », 1993.

et qui serait une voix de l'auteur. On aurait donc affaire ici à une « entourloupe narrative », dont la fonction serait d'exprimer un condensé de l'art poétique de Virginia Woolf et de « proposer un contrat de lecture fondé sur une adhésion sans restriction à la fiction » (p. 64).

Constatant les rares occurrences du récit de rêve chez Woolf et leur absence totale chez Henri James, Wolkenstein aborde alors une question qui orientera toute la suite de cet ouvrage : « Pourquoi les personnages du roman moderne n'auraient-ils plus besoin de rêver? » (p. 74). La réponse résiderait dans le fait que le romancier contemporain n'a plus besoin de cet artifice pour pénétrer la vie intérieure de ses personnages car il dispose du « monologue autonome »<sup>4</sup> et de la technique du « courant de conscience » pour rendre compte des pensées les plus intimes et les plus décousues des personnages. La fiction contemporaine pourrait donc « en faire l'économie » (p. 76). Cette remarque a certes un fond de vérité, car les procédés syntaxiques et stylistiques que Gollut a mis en évidence dans le récit de rêve sont les mêmes que ceux du « *stream of consciousness* ». Elle nous paraît toutefois très discutable.

En effet, le rêve n'a pas disparu des œuvres contemporaines, loin s'en faut. Il suffit de consulter la base [www.reves.ca](http://www.reves.ca) pour constater qu'il est en fait bien plus répandu tout au long du XX<sup>e</sup> siècle que dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. Aussi nous paraît-il pour le moins prématuré de parler comme le fait cette auteure d'une « désaffection des romanciers du XX<sup>e</sup> siècle à l'égard du rêve » (p. 79). De Michel Leiris à Marie-Claire Blais, en passant par Julien Green, Jean Genet, George Orwell, Ernesto Sabato ou Michel Houellebecq, le rêve a toujours sa place dans une fiction libérée des conventions. Certes, il n'a plus les fonctions qu'il avait chez Homère ou chez Chrétien de Troyes, mais il en a acquis d'autres, que Wolkenstein semble ignorer. Le rêve répond ainsi à une demande toujours plus vive pour des aperçus sur les zones les plus obscures de la personne, en même temps qu'il satisfait un

---

<sup>4</sup> Dorrit Cohn, *La Transparence intérieure, modes de la représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1981.

intérêt durable pour des textes énigmatiques. Après avoir alimenté le jeu interprétatif durant des millénaires, le rêve s'était vu vider de sa substance par la montée de l'esprit scientifique et du rationalisme — au point de disparaître de la littérature du siècle des Lumières. Avec la montée en puissance du symbole à l'époque romantique, le rêve devait toutefois acquérir un nouveau potentiel de significations. Ce dernier est devenu pratiquement inépuisable depuis que Freud a montré que le rêve fonctionne à la façon d'un rébus et qu'il est susceptible de représenter de façon oblique aussi bien des pulsions fondamentales et des désirs réprimés que des données parfois très anciennes de l'histoire personnelle du sujet.

Cette fonction symbolique du rêve est bien mise en évidence dans l'œuvre de Proust, dont Wolkenstein évoque certes le rêve le plus célèbre, à la fin d'*Un amour de Swann*, en reprenant les principales conclusions de la brillante analyse qu'en a faite Jean Bellemin-Noël<sup>5</sup>. En revanche, lorsqu'il est question des rêves que Marcel fait de sa grand-mère, Wolkenstein y voit simplement « une commodité fictive », voire « un exercice de style », parce que les morts y apparaissent sous forme de spectres comme dans la tragédie et l'épopée antiques (p. 109). Cette association du texte proustien à un hypotexte antique est un peu superficielle. Or, pour nous, il ne suffit pas qu'un mort apparaisse dans un récit de rêve pour qu'on puisse automatiquement soupçonner son auteur de jouer sur un poncif. Dans les textes antiques, les spectres apparaissent invariablement pour énoncer des prédictions, donner des conseils au rêveur ou réclamer des rites funèbres adéquats<sup>6</sup>. Rien de tel chez Proust, où l'apparition de la grand-mère disparue relève typiquement du travail du deuil, comme en témoignent notamment les rêves de Claire Winnicott rapportés par Pierre Pachet<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Jean Bellemin-Noël, *Vers l'inconscient du texte*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1996.

<sup>6</sup> On trouvera dans la base [www.reves.ca](http://www.reves.ca) une vingtaine de rêves antiques répondant à ces critères.

<sup>7</sup> Pierre Pachet, « Les rêves cachent le sommeil », dans C. Vandendorpe (dir.), *Le récit de rêve*, Québec, Nota bene, 2005, p. 15-33.

Ces quelques réserves mises à part, l'ouvrage de Wolkenstein constitue une excellente introduction à la question du récit de rêve, bien documentée et stimulante. En outre, l'auteure ne se limite pas aux œuvres imprimées, mais étudie aussi la représentation du rêve dans des fictions cinématographiques. Elle analyse ainsi, ou évoque au passage, une quarantaine de films, dus à des réalisateurs divers, depuis Méliès jusqu'à Inarritu, en passant par Hitchcock, Altman, Kubrick, Desplechin et bien d'autres. La richesse de cet échantillon confirme l'intérêt que continue de susciter le phénomène onirique dans le monde actuel.

**Référence :** Julie Wolkenstein, *Les récits de rêve dans la fiction*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006, 172 p.

Yan HAMEL

## Crises de la mémoire

Selon la définition qu'en donne Susan Suleiman dans son dernier livre, une « crise de la mémoire » (*crisis of memory*) est une période au cours de laquelle, aussi bien pour les individus que pour les groupes sociaux, se remémorer le passé, ou plutôt *un* passé particulier, devient une entreprise ardue, conflictuelle. De telles crises de la mémoire pourraient aussi être appelées des « affaires de la mémoire » (*memory affairs*), au sens où, par exemple, il y eut l'« Affaire Dreyfus », à cette différence — de taille — près que l'objet du conflit n'est pas ici un problème présent impliquant un règlement futur, mais un événement révolu dont les répercussions se font encore sentir. Parmi les catastrophes du siècle dernier qui suscitèrent de telles « crises », la Seconde Guerre mondiale occupe une place prépondérante, en grande partie due à l'Holocauste, à son horreur incomparable et aux questions impossibles à résoudre qu'il ne cesse de poser. Voilà le point de départ de *Crisis of Memory and the Second World War*. L'ouvrage prend ainsi place dans le riche corpus des études philosophiques, sociologiques, historiques, politiques et littéraires qui, depuis la fin des années 1980, se sont penchées sur la question de la mémoire et, plus spécifiquement, sur les problèmes socio-idéologiques posés par les constantes réactualisations de la Seconde Guerre mondiale.

Cela dit, une question se posait d'emblée : que peut apporter un tel livre qui n'avait déjà été exposé, notamment, par Henri Rousso, Pierre Nora, Michael Pollak, Giorgio Agamben, Gérard Namer, Paul Ricœur ou Régine Robin? Au fil des pages, force est de reconnaître, avec déception, mais sans grande surprise, que Susan Suleiman n'aboutit pas à des réflexions théoriques vraiment novatrices. Si elle a lu Maurice Halbwachs et ses principaux héritiers, l'auteure n'en donne pas moins à ses analyses des

postulats de base aussi faussement évidents et aussi vagues que celui-ci : « The point is that there is an interplay between certain individual memories and group memory, so that the expression of one is in a symbiotic relation with the other.<sup>1</sup> » (p. 4) La sociologie a eu beau établir, au moins depuis *Les cadres sociaux de la mémoire* (Halbwachs, 1925), que ce dont une personne est susceptible de se souvenir et le sens qu'elle est en mesure de donner à ce souvenir ne peuvent être pensés indépendamment des groupes au sein desquels elle évolue, Suleiman cherche tout de même à poser l'existence d'une mémoire individuelle et d'une mémoire collective qui existeraient indépendamment l'une de l'autre avant de pouvoir entrer en interaction à certains moments spécifiques, notamment aux époques où sévissent les fameuses « crises de la mémoire ». C'est là une vision quelque peu dépassée car, dans le même temps statique et mécanique, elle tend à restreindre la part prise par le social dans cet acte, à la fois si intime et si politique, qu'est la remémoration.

Les neuf chapitres qui composent le livre traitent d'autant de « crises de la mémoire ». Assurément passionnants, ces cas de figure ne sont toutefois pas abordés d'une manière qui puisse contribuer à parfaire la poétique de la mémoire annoncée en introduction. Faisant preuve d'un talent historiographique certain pour décrire le contexte sociopolitique dans lequel les différentes œuvres analysées se sont inscrites, Suleiman consacre en revanche un nombre considérable de pages à détailler, de façon souvent fort scolaire, les crises discutées et les œuvres analysées. Le chapitre 5, qui aurait dû porter à la fois sur la remémoration de la Seconde Guerre mondiale dans les pays du bloc de l'Est ainsi que sur les rapports entre le cinéma et la mémoire collective, est en fait essentiellement constitué d'une description extrêmement précise, et souvent platement élogieuse, du film *Sunshine* (István Szabó, 1999), de son intrigue et des moindres caractéristiques de sa

---

<sup>1</sup> « En fait, il y a interaction entre certaines mémoires individuelles et la mémoire du groupe, les unes étant en relation symbiotique avec l'autre. » Toutes les traductions données en note sont de moi.

réalisation. De même, au chapitre 6, de trop nombreux paragraphes ne font que résumer avec fidélité ce que Philippe Lejeune a dit de la genèse de *W ou le souvenir d'enfance* dans son travail de 1991 sur *Georges Perec autobiographe*<sup>2</sup>.

En outre, quand elle s'essaie à faire déboucher les tableaux qu'elle a longuement brossés sur des considérations d'une portée plus générale, Suleiman en vient le plus souvent à produire des banalités telles que celle-ci, relative au *best seller* de Lucie Aubrac, *Nous partirons dans l'ivresse* (1984) : « the Aubrac Affair continues to fascinate because it points up the problematic relations between public and private memory, and between history and fantasy in the construction of both an individual and a collective past.<sup>3</sup> » (p. 61) On trouve bien, ici ou là, quelques intuitions porteuses, de nouveaux concepts potentiellement stimulants, qui pourraient faire évoluer la réflexion sur les échanges entre mise en récit et remémoration. Mais ces instruments n'ont malheureusement pas été aussi perfectionnés qu'ils l'auraient mérité. Ainsi, l'idée de « désir narratif » (*narrative desire*) forgée par Suleiman afin de rendre compte des distorsions que la mémoire des acteurs de premier plan impliqués dans les tragédies nationales du passé, comme Lucie Aubrac, font subir à la réalité historique aurait pu conduire à des considérations beaucoup plus élaborées que la courte définition suivante, dont le lecteur devra se contenter : « on the one hand [the narrative desire brings] the desire for heroic aggrandizement (or for its opposite, the toppling of heroes), and on the other hand the desire for narrative coherence and plausibility, or what in fiction is called verisimilitude.<sup>4</sup> » (p. 37)

---

<sup>2</sup> Philippe Lejeune, *La mémoire et l'oblique : Georges Perec autobiographe*, Paris, P.O.L., 1991.

<sup>3</sup> « L'affaire Aubrac nous fascine toujours parce qu'elle montre le caractère problématique des relations, non seulement entre les mémoires privée et publique, mais aussi entre l'Histoire et les fantasmes, dans la reconstruction simultanée d'un passé individuel et collectif. »

<sup>4</sup> « Le désir narratif génère, d'un côté, le désir d'un agrandissement héroïque (ou son opposé, le renversement des héros) et, d'un autre côté, le désir d'une

Sur le plan des faiblesses théoriques, il faut ajouter que *Crisis of Memory* pêche par excès d'impressionnisme. Dans une prose où pullulent les « perhaps », « may », « might » « I think that », « personally, I have some problems with », « In my opinion », « I believe<sup>5</sup> », etc., l'auteure se complaît à présenter des hypothèses gratuites, dépourvues de fondement, dès lors que l'analyse minutieuse des textes ou que le savoir dont nous disposons à propos d'une « crise de la mémoire » ne lui permettent pas de trancher avec certitude, comportement particulièrement étonnant de la part d'une professeure qui s'est imposée comme l'un des meilleurs spécialistes de la rhétorique et de l'idéologie à l'œuvre dans le texte littéraire. Ainsi, Suleiman peut soutenir sans broncher que, dans les articles de *Situations III* où il décrit la France occupée, Sartre est de bonne foi étant donné que chacun de ses essais « has the ring of truth as well as of sincerity<sup>6</sup> » (p. 23). Dès lors, le lecteur ne devrait pas être trop surpris de trouver au fil des analyses, notamment de celles qui concernent le cas français, une série de distorsions culturelles qui biaisent la signification des œuvres critiquées. Toujours à propos de Sartre mémorialiste de la France occupée, on pourrait notamment contester la remarque suivante, qui tend à plaquer une vision nord-américaine de la lutte des classes sur la façon dont les conflits sociaux sont compris, décrits et nommés outre-Atlantique : « The only pair in his enumeration [...] is “workers vs. bourgeois,” but Sartre does not say “unions vs. bosses,” which would have had a sharper tone and greater historical specificity.<sup>7</sup> » (p. 26) On pourrait également se demander quelle est la pertinence de reprocher à Sartre de n'avoir pas mentionné Papon ou Bousquet dans son portrait de la collaboration (p. 29) alors que les procès qui rendirent

---

cohérence, d'une plausibilité qui, dans le domaine du roman, sont nommées la vraisemblance. »

<sup>5</sup> « peut-être », « possiblement », « je pense que », « personnellement, j'ai quelques problèmes avec », « à mon avis », « je crois que ».

<sup>6</sup> « a un accent vrai et sincère »

<sup>7</sup> « Dans son énumération, Sartre oppose les “prolétaires” aux “bourgeois”. Son ton eût été plus tranchant, et sa vision de l'histoire plus juste s'il avait opposé les “syndicats” aux “patrons”. »

ces deux personnages illustres ont secoué la France des décennies plus tard. En plus d'un anachronisme manifeste, on trouve ici une présomption en faveur du point de vue que nos contemporains sont en mesure d'adopter sur le passé. Comme si nous avions une sorte de monopole du vrai et que nous n'étions pas, tel Sartre au sortir de la guerre, influencés par les enjeux sociaux, idéologiques et mémoriels propres à notre époque. Comme si nous n'étions pas amenés, dans le discours que nous tenons sur la Seconde Guerre mondiale, à commettre une série d'oublis, à passer sous silence des éléments qui ne manqueront probablement pas de frapper les générations futures.

Il faut enfin reprocher à l'ensemble du livre son caractère par trop éclectique. Même si les études réunies portent toutes sur la Seconde Guerre mondiale, la représentation et la mémoire, cet immense sujet, elles n'en forment pas pour autant un tout cohérent. Il y a bien, il est vrai, trois chapitres qui traitent des méfaits de Klaus Barbie, à partir, respectivement, des mémoires de Lucie Aubrac (p. 36-61), de la commémoration de Jean Moulin par André Malraux (p. 62-76) et du documentaire *Hôtel Terminus: The Life and Times of Klaus Barbie* (1988) de Marcel Ophüls (p. 77-105). Ces différentes études auraient pu se répondre de manière stimulante, s'éclairer les unes les autres sous différents angles et permettre de montrer comment un même événement pouvait, selon les époques et les genres du discours privilégiés, donner lieu à des traitements diversifiés et recevoir une signification à chaque fois renouvelée. Leur complémentarité, ici, ne dépasse toutefois pas une série de chevauchements et de redites. Pour le reste, entre Jean-Paul Sartre expliquant la France occupée à un public américain (p. 13-35), István Szabó gérant cinématographiquement les séquelles laissées par le passage du nazisme et du communisme en Hongrie (p. 106-131), Jorge Semprun et ses fictions testimoniales (p. 132-158), le rappel de l'Holocauste par Elie Wiesel et Benjamin Wilkomirski (p. 159-177), les problèmes mémoriels posés à ceux qui vécurent la guerre, mais qui étaient trop jeunes pour s'en souvenir comme Georges Perec et Raymond Federman (p. 178-214), les pistes

suivies sont trop éparses pour que le tout forme véritablement un livre. Dans ce qui ressemble plutôt à un recueil d'articles, Suleiman se penche sur un trop grand nombre de problèmes, sur des espaces, des époques, des auteurs et des genres artistiques trop divers pour pouvoir approfondir quoi que ce soit, de sorte que la grande ambition de son entreprise débouche sur une superficialité que ne méritaient assurément pas des œuvres traitant de problèmes aussi complexes et délicats. En début de parcours, l'auteure justifie cette dispersion en recourant à une métaphore filée qui plaira peut-être aux amateurs de prose poétique semi-mièvre, mais qui n'a rien de bien convaincant dans un ouvrage aux évidentes prétentions scientifiques :

I would describe [this book] as a series of extended walks in the mountains. Some years ago, I spent a few days in the Swiss Alps with my sister. Every morning, we would set out on a different excursion, some quite arduous; it was late June, the weather was superb, and the fields were covered with wild-flowers. No matter where we walked, we had the same mountains around us in the distance, reappearing in different perspectives. In the late afternoon, when we returned, tired, to our hotel, we would look up and see the Matterhorn, with its unmistakable spire. The mountain became increasingly familiar, yet inexhaustible.

So it is with the subject of memory. This book makes excursions into an inexhaustible landscape dominated by memory, with its surrounding peaks: history, testimony, imagination.<sup>8</sup> (p. 9)

---

<sup>8</sup> « Je décrirais ce livre comme une série de longues promenades en montagne. Il y a des années, j'ai passé quelques jours avec ma sœur dans les Alpes suisses. Tous les matins, nous choissions un sentier différent. Certains étaient assez difficiles. Nous étions à la fin de juin, le temps était magnifique, et les champs étaient couverts de fleurs sauvages. Peu importe où nous marchions, les mêmes montagnes nous entouraient au loin; elles réapparaissaient constamment sous de nouveaux angles. À la fin de l'après-midi, lorsque nous rentrions, épuisées, à notre hôtel, nous regardions vers les hauteurs et apercevions le Matterhorn, avec

Situé à mi-chemin entre la promenade littéraire et un travail d'analyse rigoureux, *Crises of Memory and the Second World War* conviendra sans doute à un public dilettante, amateur de tourisme intellectuel.

**Référence :** Susan Rubin Suleiman, *Crises of Memory and the Second World War*, Cambridge/London, Harvard University Press, 2006, 286 p.

---

sa flèche spectaculaire. La montagne devint incroyablement familière, même si son mystère est demeuré inépuisable.

C'est la même chose avec la mémoire. Ce livre entreprend des excursions sur un territoire inépuisable, dominé par la mémoire, avec ses sommets culminants : l'histoire, le témoignage, la mémoire. »

**Margot IRVINE**

## **Une réévaluation du « mal du siècle »**

Avec une série d'articles parus dans les années soixante-dix<sup>1</sup> et deux livres publiés en 1977 et 1987<sup>2</sup>, Chantal Bertrand-Jennings a été l'une des premières critiques à analyser la représentation de la femme dans la fiction d'auteurs réalistes et naturalistes. Elle s'est ensuite tournée vers les ouvrages des romancières, surtout celles qui ont écrit pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le présent ouvrage approfondit et affine ce travail, et ses conclusions sont importantes. Un courant essentiel de la critique féministe contemporaine vise à présenter une histoire littéraire qui tienne compte de la production littéraire des femmes. La contribution des auteures de la période romantique est mise en évidence dans *Un autre mal du siècle*. En réintégrant des romans d'auteures tout en prenant en considération les notions clés du romantisme, cet ouvrage nuance la façon dont on perçoit le « mal du siècle » et transforme notre compréhension des grands mouvements littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un modèle des réévaluations dont une critique féministe est capable.

Le « mal du siècle », ce vague malaise qui, ressenti par plusieurs auteurs de la période romantique, implique un manque de volonté, une mélancolie introspective, un culte du moi, une complaisance dans la souffrance et un repli sur soi (p. 10), Bertrand-Jennings le trouve aussi dans plusieurs œuvres de femmes, œuvres qui n'ont pas été prises en compte lors de la théorisation du concept. Toutefois, à la différence de

---

<sup>1</sup> Voir, entre autres, Chantal Jennings, « La Dualité de Maupassant : son attitude envers la femme », *Revue des Sciences Humaines*, tome XXXV, n° 140, oct-déc. 1970, p. 559-578; « Perspective féministe sur un “romancier pour dames” : Alphonse Daudet », *La Pensée*, n° 170, août 1973, p. 86-106; « Zola féministe? I », *Cahiers naturalistes*, n° 44, 1972, p. 172-187; « Zola féministe? II », *Cahiers naturalistes*, n° 45, 1973, p. 86-106.

<sup>2</sup> Id., *L'Éros et la femme chez Zola : de la chute au paradis retrouvé*, Paris, Klincksieck, 1977, et *Espaces romanesques : Zola, Sherbrooke, Naaman*, 1987.

ses homologues masculins, Bertrand-Jennings constate que, dans les textes de femmes, l'exclusion dont souffre le ou la protagoniste a toujours une source concrète. Partant de la supposition que l'inscription de l'expérience du vécu des femmes, transposée dans le champ du symbolique, peut se lire aux niveaux diégétique, langagier et symbolique des textes — supposition que les romans de femmes semblent confirmer —, Bertrand-Jennings examine la problématique de l'exclusion dans les textes de femmes de l'époque (p. 21).

Dans le chapitre premier, elle effectue une lecture serrée des deux grands romans de Germaine de Staël, *Delphine* (1802) et *Corinne, ou l'Italie* (1807). Dans *Delphine*, plusieurs représentations d'exclusion sociale et d'aliénation spécifiquement féminines sont relevées, tandis que dans *Corinne*, une forme d'exclusion sociale est privilégiée : celle de la femme d'exception. Ainsi, comme le montre Bertrand-Jennings, il faudrait considérer que c'est Staël plutôt qu'Alfred de Vigny (*Chatterton*, 1835) qui inaugure le thème romantique du malheur du génie incompris. Bertrand-Jennings montre ensuite que, comme dans les ouvrages de Germaine de Staël, le souci social et un intérêt pour la représentation des conditions de vie des femmes se trouvent dans les textes de plusieurs romancières en vogue dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. À partir d'un choix d'ouvrages de Stéphanie de Genlis (*Mademoiselle de Clermont*, 1802), Sophie Cottin (*Amélie Mansfield*, 1803), Julie de Krüdener (*Valérie*, 1804), Sophie Gay (*Anatole*, 1815), Hortense Allart de Méritens (*Gertrude*, 1828) et Daniel Stern (pseudonyme de Marie d'Agoult, *Nélida*, 1846), Bertrand-Jennings relève les figures d'exclues (étrangères, infirmes, filles-mères, femmes du peuple) qui abondent dans ces romans. Le souci social que l'examen de ces figures implique de la part des romancières préfigure le roman réaliste et naturaliste, et nous force à modifier la périodicité de notions telles que le « romantisme social », que l'on date habituellement seulement des années 1840. La multiplicité des figures d'exclues rend la démonstration très convaincante. Plusieurs des romancières étudiées dans ce livre (Germaine de Staël, George Sand, Flora Tristan, Claire de Duras, Marceline Desbordes-Valmore) ont bénéficié au cours de ces dernières années de nombreuses études critiques et de rééditions de leurs ouvrages, mais ce chapitre indique qu'il reste à explorer de nombreux romans de femmes de la période romantique et il donne envie de mieux les connaître.

Bertrand-Jennings sait dénicher des textes intéressants. La redécouverte des œuvres de Claire de Duras est due en grande partie à ses articles<sup>3</sup> et à son livre *D'un siècle l'autre : romans de Claire de Duras* (2001). En examinant dans le présent ouvrage les trois romans publiés du vivant de Claire de Duras (*Ourika*, *Édouard*, *Olivier*), elle montre l'extraordinaire sensibilité au sort de l'exclu(e) dont fait preuve cette auteure. Ici encore, le mal du siècle dont souffrent les personnages durassiens est dû à des facteurs bien concrets : la peau noire d'Ourika, la classe sociale d'Édouard, et le mal peut-être physiologique, mais qu'on ne nomme pas, d'Olivier. Non seulement ces facteurs figurent l'exclusion des femmes, mais la façon dont chacun des personnages en arrive à collaborer à son propre assujettissement révèle l'impuissance, voire l'aliénation des femmes de l'époque romantique.

Bertrand-Jennings montre également que, comme les personnages durassiens, les personnages de fiction de Marceline Desbordes-Valmore aspirent à une intégration sociale qui leur est impossible. Dans les romans et nouvelles *L'Atelier d'un peintre* (1833), *Contes* (1840), *Domenica* (1843), *Huit Femmes* (1845) et *Les petits Flamands* (1868)<sup>4</sup>, nous trouvons des personnages exclus de la société en raison de leur niveau social (pauvreté), de leur différence physique (infirmité, race), de leur âge (enfants) ou de leur métier (comédiens ou artistes). Bertrand-Jennings montre que, par son engagement social, la fiction de Desbordes-Valmore préfigure « à la fois le romantisme social à la Hugo ou même parfois l'enquête sociologique naturaliste » (p. 86). Elle y distingue aussi une vocation à tendance messianique, qu'elle décèle également dans le récit de voyage de Flora Tristan, *Les Pérégrinations d'une paria* (1833-1834). Effectivement, un des grands mérites de l'ouvrage de Bertrand-Jennings

---

<sup>3</sup> Id., « Condition féminine et impuissance sociale; les romans de la duchesse de Duras », *Romantisme*, n° 63, 1989, p. 39-50; « Problématique d'un sujet féminin en régime patriarcal : *Ourika* de Mme de Duras », *Nineteenth Century French Studies*, Vol. 23, No. 1-2 (Fall-Winter 1994-1995), p. 42-58; « Vers un nouveau héros : *Édouard* de Claire de Duras », *French Review*, Vol. 68, No. 3, 1995, p. 445-456; « Codes de l'honneur dans *Olivier ou le secret* de Claire de Duras », dans Chantal Bertrand-Jennings (dir.), *Masculin / Féminin : le dix-neuvième siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'études du XIX<sup>e</sup> siècle Joseph Sablé, 1999, p. 89-104.

<sup>4</sup> Tous ces textes ont été réédités dans les années 1990 par Marc Bertrand.

est qu'il nous invite à faire d'intéressantes comparaisons entre les œuvres de femmes qu'il présente.

Se nommant « paria », terme utilisé auparavant par Germaine de Staël dans *De la littérature* (1800) pour désigner la femme de lettres, Flora Tristan désigne l'exclusion sociale qu'elle ressent en tant que femme du peuple, séparée de son mari. Dans son récit, elle fait preuve d'une grande solidarité avec les autres exclus qu'elle rencontre au cours de son voyage : matelots exploités, esclaves, Indiens, jeunes filles et femmes de toutes les conditions sociales. L'exploration sociale que fait Tristan dans ce récit de voyage peut aussi être considérée comme une forme d'enquête sociologique naturaliste. Les textes qu'elle écrit de retour en France poursuivront dans cette veine. Selon Bertrand-Jennings, le cheminement existentiel et littéraire de Tristan représente de façon exemplaire la condition féminine de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 107).

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Bertrand-Jennings examine deux romans de George Sand : *Lélia* et *Gabriel*. Ce qui intéresse dans *Lélia* est la réécriture que, de la première version du roman (1833) à la seconde (1839), Sand fait du « mal du siècle ». Tandis que la *Lélia* de la première version souffre d'un mal indéfini, Bertrand-Jennings montre que, dans la version de 1839, « l'héroïne guérit de son “mal” et Trenmor la convertit à l'action et à l'engagement dans la société » (p. 115). Le roman rejoint les autres textes de femmes étudiés dans ce volume par sa défense des exclus (le proscrit Valmarina-Trenmor, la femme forte et intelligente qu'est *Lélia*), par sa prise de position en faveur d'une société plus équitable et par son messianisme. Il critique toutefois certaines positions adoptées dans les autres ouvrages de femmes. Ainsi, *Lélia* refuse de se sacrifier à l'amour comme le font les héroïnes de *Delphine* ou d'*Olivier*. De plus, les caractéristiques sociosexuelles stéréotypées, adoptées par plusieurs héros et héroïnes des autres romans d'auteurs, sont ici mises en question. *Lélia* revêt des caractéristiques viriles tandis que, comme le montre Bertrand-Jennings, Sténio est fortement féminisé (p. 116). Cette réflexion sur la question du genre est reprise et approfondie par Sand dans son roman dialogué *Gabriel*, qui date de la même année que la deuxième version de *Lélia*. Gabriel/le est un personnage androgyne, motif qui renvoie à

de nombreux textes de l'époque (*Mademoiselle de Maupin*, *Fragoletta* et *Séraphîta*, par exemple), à la différence que la portée idéologique du roman de Sand est clairement féministe. La tragédie de Gabriel/le est que le personnage ne peut pas combiner le rôle masculin qu'on lui a appris avec son sexe anatomique, ni « concilier son épanouissement affectif et intellectuel avec son exigence morale de dignité humaine » (p. 126). Sand reconceptualise ici l'opposition binaire masculin / féminin telle qu'elle a été construite, ainsi que la notion d'une identité sexuelle stable, et Bertrand-Jennings fait ressortir la modernité saisissante de ce questionnement.

Si l'œuvre de Sand est exceptionnelle à bien des égards, elle rejoint néanmoins celle des autres femmes de lettres de la période romantique du fait de sa fascination pour le personnage de l'exclu. Loin de se complaire dans leur souffrance et de revendiquer leur unicité comme les héros des textes masculins canoniques, les protagonistes des textes de femmes aspirent à une intégration sociale et s'appliquent souvent avec énergie et élan à la rechercher. Elles ne valorisent pas leur différence comme les héros du « mal du siècle », mais cette différence les rend sensibles aux autres victimes de la société. La compassion mène souvent, dans ces œuvres, à un intérêt prononcé pour les questions sociales. Bertrand-Jennings nous convainc ainsi qu'il faudrait citer ces romancières parmi les précurseurs du réalisme et du naturalisme en France.

Ce livre sera désormais incontournable pour les spécialistes de la littérature des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle et sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent à la littérature romantique. Il illustre également l'importance d'intégrer les textes de femmes à toute étude de mouvement littéraire afin d'en donner une compréhension plus juste et tout à la fois plus nuancée.

**Référence :** Chantal Bertrand-Jennings, *Un autre mal du siècle : le romantisme des romancières, 1800-1846*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005, 167 p.

**Lucie LEDOUX**

## **La venue à l'écriture de Jeanne Hyvrard**

Analyser une œuvre littéraire en demandant la collaboration de son auteur n'est pas une entreprise aisée. C'est pourtant ce que réalisent Helen Vassallo et Cathy Wardle, deux universitaires spécialistes en littérature française contemporaine, expertes en écriture féminine et, dans le cas de la première, en écriture autobiographique, puisqu'elles proposent à Jeanne Hyvrard des analyses de certains de ses textes en lui demandant de corroborer ou d'infirmer leurs dires. L'œuvre de cette économiste-juriste de formation, qui dit réinventer une « matro-féminité cybernétique, émancipée, littéraire et philosophique » (p. 138), étant un domaine plutôt réservé à quelques chercheurs universitaires (et anglophones pour la plupart), ces dialogues ont le mérite de présenter un aspect accessible de la philosophie d'Hyvrard. Auteure de romans, d'autobiographies (ou d'autofictions?), d'essais-fictions ainsi que d'ouvrages philosophiques et féministes (*Les prunes de Cythère*, *Mère la mort*, *Les doigts du figuier*, *Canal de la Toussaint*, *La pensée corps*, *Cella*, *Le fichu écarlate*, etc.), l'œuvre de Jeanne Hyvrard n'est plus à présenter, nous dit la quatrième de couverture de ce livre.

Les études qui sont publiées chez Rodopi dans la collection « Chiasma », laquelle vise à interroger la littérature contemporaine dans un regard croisé avec d'autres formes d'art, notamment avec la philosophie et la linguistique, sont souvent qualifiées de plurielles et d'interdisciplinaires. Elles cherchent surtout à rendre compte de la diversité d'un champ culturel précis : la littérature française. *Dialogues avec Jeanne Hyvrard* vient justement remplir ce mandat intertextuel et dialogique.

Helen Vassallo et Cathy Wardle discutent donc avec l'auteure des *Prunes de Cythère*. Elles parlent notamment de maladie, puisque Jeanne Hyvrard a souffert du cancer et que cette maladie a eu une incidence

sur son écriture. Nous apprenons qu'elle a une pensée quotidienne de la mort. Elle, qui affirme écrire pour ne pas mourir, dit que si elle ne s'était pas battue en tant que féministe, elle ne serait plus de ce monde, que c'est l'Amérique qui lui a sauvé la vie et qu'il faut à tout prix ne pas confondre Annie Fontaine (son vrai nom) et Jeanne Hyvrard (un pseudonyme), au risque de l'anéantir. Les dialogues tournent beaucoup autour de la mort certes, mais aussi autour de la vie. Ainsi, les interlocutrices parlent d'enfantement, de grossesse, de reproduction (de plus en plus artificielle et eugéniste selon Hyvrard), de témoignages et de mémoire de femmes, de l'utopie féministe aussi. Beaucoup de pages sont réservées à l'importance de la filiation. Mais il est surtout question de littérature : du problème de la traduction, de la transmission, des écrivains contemporains, d'Hervé Guibert et de Marguerite Duras. On apprend que *Cella* est une œuvre autobiographique, que le dialogue à la fin du *Cercan* l'est aussi et que, contrairement à ce que l'on croyait, *La jeune morte en robe de dentelle* ne le serait pas. Mais au-delà de ce savoir anecdotique, Hyvrard explique en quoi tel ou tel élément est (ou non) autobiographique et quelles sont les pensées qui sous-tendent ses œuvres.

Avant d'explorer les enjeux de ces discussions, voyons comment est né ce volume. Wardle et Vassallo se sont rencontrées lors d'un colloque international. Quand elles ont su que chacune avait interviewé Jeanne Hyvrard dans le cadre de leurs recherches respectives (Wardle en décembre 2001 et en juillet 2002, Vassallo en novembre 2002 et 2003 ainsi qu'en juin 2004), elles ont décidé de mettre en commun leurs précédentes entrevues et ont joint à nouveau Jeanne Hyvrard pour un dernier entretien. Ces rencontres ont produit un livre qui est une suite des discussions amorcées en 2001 et qui se poursuivent jusqu'en 2004. Le volume est séparé en trois parties principales. La première, réalisée en 2001, porte sur la langue et le style de l'auteure. La deuxième partie traite de la pensée-femme, concept métaphorique hyvrardien qui traverse toute son œuvre et dont elle discute avec Wardle en 2002 et avec Vassallo en 2003. La troisième partie, très actuelle, parle de mémoire, de témoignages de femmes et d'avenir.

Comme le titre l'indique clairement, la forme retenue par les inspiratrices de ce projet est le dialogue, c'est-à-dire un échange de paroles entre deux personnes. Voilà donc un ouvrage littéraire présenté sous la forme d'une conversation. Conversation, discussions, échanges de propos, entretiens, en un mot : oralité. Ce compte rendu de lecture aurait d'ailleurs pu commencer par ce mot, *oralité*, tant les marques en sont présentes dans l'ouvrage. En effet, les qualités et les défauts de ce livre sont presque toujours en lien direct avec la forme choisie : les dialogues débutent ou sont interrompus trop brusquement; il manque parfois des mots dans une phrase (« cela se présente pas », p. 31); d'autres fois, il y en a trop : « Je pense que c'est parce que cela a rapport à la fusion. Ce sont des maladies de la fusion, et que la fusion n'a pas dans la société, à mon avis, été pensée. Je pense que [...]. » (50); certains sujets reviennent fréquemment, donnant un caractère répétitif à l'ouvrage; les explications sont parfois longues et hésitantes ou immédiates et non réfléchies; il y a aussi beaucoup trop de phrases contacts (Ça va? Vous comprenez ce que je dis? On est d'accord? Oui? Est-ce que je me fais bien comprendre clairement? Oui..., Oui, tout à fait, Et donc voilà, Voilà, etc.); et les coquilles sont nombreuses. Cependant, la forme dialoguée possède aussi un caractère appréciable, qui vient de la même source : la spontanéité, l'immédiateté.

Témoin des répétitions, le lecteur est à même d'observer l'élaboration d'une idée ou d'en remarquer le caractère inébranlable. C'est le cas notamment lorsque l'auteure parle de ses notions de *pensée-femme*, de *Logarchie*, de *Contrairement* ou de *Totalité*, concepts hyvrardiens jamais altérés, qu'elle en parle dans un entretien de 2001 ou 2004. D'autre part, nous assistons à l'évolution de la pensée de Jeanne Hyvrard à propos du problème générique de l'autobiographie. À la question posée en novembre 2001, à savoir si ses œuvres sont autobiographiques ou autofictives, l'auteure ne sait que répondre puisque, dit-elle, le second terme ne lui est pas familier. Après avoir écouté les explications fournies par Vassallo, elle confie : « si c'est bien cela la définition de l'autofiction, mes livres ne sont pas d'autofiction [*sic*] » (p. 53). Lorsque Wardle lui pose la même question en juillet 2002, elle réplique : « Je n'ai pas fait d'études littéraires puisque je suis économiste et juriste, donc je ne connais pas les définitions en termes de

critique littéraire de ce que l'on peut appeler l'autobiographie et l'autofiction. Donc il faudrait me les préciser » (p. 68), puis elle répond à côté, en révélant pourquoi *Cella* est le seul de ses livres qu'elle considère comme étant véritablement autobiographique. La troisième fois, en 2004, elle affirme, à l'occasion de la même question : « je sais qu'il existe le terme d'autofiction (que j'ai lu dans des magazines ces années-ci) » (p. 119) et conclut en disant que ce qu'elle fait n'est ni autobiographique, ni autofictif, mais constitue plutôt une « émancipation individuelle au sein d'une émancipation collective, dans un mouvement historique » (p. 180). Comme nous le voyons dans cet exemple, les questions des intervieweuses, chercheuses et théoriciennes sont souvent en décalage par rapport aux connaissances théoriques de l'auteure. Grâce aux dialogues, nous assistons *en direct* à une réflexion fort intéressante sur plusieurs sujets qui fondent l'écriture de Hyvrard, laquelle doit, notons-le, fréquemment rappeler à ses vis-à-vis sa profession d'économiste-juriste, rappel qui sert de frein aux interrogations par trop littéraires qu'ont parfois tendance à privilégier les chercheuses.

Ainsi, lorsqu'il est question du *Canal de la Toussaint* ou du *Marchoir*, volumes dans lesquels Hyvrard parle longuement de la pratique de la promenade, Wardle lui demande s'il s'agit davantage d'une « promenade urbaine » (p. 80), comme l'entend Walter Benjamin, d'une « flânerie baudelairienne » (p. 80), d'une « dérive, telle que la pratiquait Guy Debord » (p. 81), ou plutôt de ce que les situationnistes nommaient un « détournement » (p. 83) et qui est « proche du concept de *bricolage* dont parle Lévi-Strauss » (p. 84). L'auteure lui rappelle alors qu'elle est une économiste, et non une littéraire : « Je ne sais pas si vous vous souvenez que je suis juriste-économiste » (p. 84), dit-elle avant d'y aller d'une explication toute personnelle sur l'idée de la promenade.

Si nous en apprenons beaucoup sur l'aspect générique des œuvres de Jeanne Hyvrard, nous en retenons davantage sur les conditions d'écriture qui sous-tendent la pensée de cette femme pour qui le langage métaphorique vient, affirme-t-elle, naturellement. Et c'est là que ce volume se démarque des études publiées jusqu'alors sur l'œuvre

hyvrardienne. Ajoutons que la nature des métaphores, si elle est davantage tirée de son univers de juriste et d'économiste politique, s'inspire aussi beaucoup du corps féminin maternel, de la mythologie et de la maladie.

Ouvrage pour spécialistes certes, mais aussi pour des profanes qui voudraient s'initier à l'œuvre de Jeanne Hyvrard, à ce qui sous-tend sa cosmogonie. Pour ceux qui travaillent sur l'œuvre de Hyvrard, ces dialogues sont certainement précieux et l'aspect matériel du livre, sa composition, son introduction, sa préface, sa conclusion sont tout aussi utiles que le corps du texte. Voilà en effet un livre pratique : on peut rapidement voir de quoi il sera question dans chacun des dialogues puisqu'un résumé les précède; l'introduction est également très claire et précise.

Nous avons souligné, au début de cette recension, qu'interroger un auteur sur son œuvre littéraire n'est pas chose aisée et que si, en plus, on lui demande d'en faire l'analyse, l'entreprise peut s'avérer difficile. Les initiatrices de ce projet ont certes relevé ce défi puisqu'elles arrivent toujours à bien circonscrire leurs sujets et à provoquer avec Jeanne Hyvrard des discussions intéressantes, l'amenant à réfléchir tout haut, à remettre en question certaines idées, à élaborer sa pensée. Nous assistons à l'évolution de théories, de concepts, ce qui est extrêmement important puisque l'auteure *Des prunes de Cythère* demeure largement inconnue en dehors des cercles fermés. Ces dialogues, par leur aspect à la fois généraliste, proche du langage parlé, voire du quotidien, sont accessibles à un large public, sans jamais être simplistes. Ils sauront certainement encourager la réflexion et approfondir la connaissance même des plus érudits de l'œuvre hyvrardienne. Pour néophytes, donc, mais aussi pour connaisseurs.

**Référence :** Helen Vassallo et Cathy Wardle, *Dialogues avec Jeanne Hyvrard*, Amsterdam/New York, Rodopi, coll. « Chiasma », n° 19, 2006, 183 p.

**David VRYDAGHS**

## **La réception des produits culturels**

Comme l'indique son sous-titre, *Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, cet ouvrage collectif, publié sous la direction d'Isabelle Charpentier à la suite d'un colloque international et pluridisciplinaire organisé en novembre 2003 par le Centre de recherches en sciences politiques de l'Université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines, a pour ambition première de fournir un état des lieux, aussi complet que possible, des études de réception engageant des publics « réels » (par opposition aux esthétiques de la réception qui recourent souvent à un artefact, tel le lecteur modèle d'Umberto Eco). Il réunit à cet effet des chercheurs issus de plusieurs traditions disciplinaires de la sociologie européenne. Sont notamment représentées les *Cultural Studies* britanniques, mais aussi la sociologie des médias ou encore la sociologie française de la culture et de la littérature. Les orientations méthodologiques retenues (enquêtes statistiques, enquêtes qualitatives, *focus groups*, analyses de corpus, etc.), les produits culturels choisis (émissions radiophoniques ou télévisuelles, textes littéraires, magazines, articles de presse, etc.) et les publics rencontrés (fans, lecteurs réels, lecteurs supposés, lecteurs professionnels, etc.) accentuent encore la diversité des points de vue portés sur l'objet « réception », assurant ainsi à la plupart des courants une représentation dans ce concert d'études.

Autrement dit, rien ne vient nécessiter ce rassemblement, sinon l'envie de produire une photographie des différentes tendances et outils de recherche disponibles dans le domaine des études de réception, en plein essor depuis quelques années déjà. L'heure n'est pas en effet au manifeste théorico-méthodologique, mais à la cohabitation des regards, diversement informés et instrumentalisés, sur ce qu'Isabelle Charpentier nomme joliment « la “*terra incognita*” en aval des procès de communication » (p. 6).

En cela, le livre est plutôt réussi, même si on peut regretter l'absence quasi complète de débat dans cette juxtaposition encyclopédique et œcuménique de travaux. On notera, à titre d'exception, l'échange passionnant entre deux éminents représentants des *Cultural Studies*, David Morley et Martin Barker, le premier défendant l'intérêt heuristique du modèle de l'encodage/décodage<sup>1</sup> quand le second soutient au contraire que celui-ci est dépassé. On passe en effet d'une interprétation du poids de l'appartenance de classe dans l'appréciation et l'appropriation d'un feuilleton radiophonique par quelques-uns de ses fans réunis pour l'occasion en *focus groups* (Lyn Thomas, à propos de l'émission *The Archers* de la BBC) à l'analyse des différents mécanismes et structures, internationaux comme nationaux, présidant à la réception française d'une littérature étrangère (Gisèle Sapiro, à propos des lettres hébraïques traduites et critiquées en France depuis la Seconde Guerre mondiale).

En revanche, on demeure dubitatif dès lors que l'ambition de départ se mue en volonté de proposer une « cumulativité raisonnée des principaux apports et résultats » (p. 6). La diversité des approches proposées comme la variété des produits culturels et des publics étudiés nuisent en réalité à cet objectif, la question de la cumulativité ne pouvant se poser et se penser qu'au sein d'une même discipline, et non dans un foisonnement interdisciplinaire incontrôlé.

À côté de cette double ambition, partiellement réalisée, ce recueil poursuit un troisième objectif : celui de renforcer, par une série d'études de cas, une tendance actuelle des études de réception consistant à considérer les « récepteurs » comme des acteurs de la réception, et non plus comme des réceptacles privés de marge de manœuvre dès lors qu'ils ont été exposés à des produits façonnés pour eux. Dans le

---

<sup>1</sup> Proposé par Stuart Hall en 1973, ce modèle, adapté notamment à l'étude des réceptions des émissions télévisuelles, signale que toute réception se prépare dès l'encodage du message en fonction d'un public-cible supposé et se poursuit par des décodages multiples et parfois contradictoires. Il est particulièrement intéressant en ceci qu'il met en évidence la marge de manœuvre dont bénéficient les lecteurs ou les spectateurs d'un produit culturel dans leur appréhension de cet objet.

même ordre d'idée, il s'agit de mettre l'accent, à la suite des *Cultural Studies*, sur les usages concrets des produits culturels, éminemment variables selon les récepteurs et les contextes d'appropriation. Une pensée de l'historien du livre Roger Chartier, citée en introduction, résume bien cet enjeu : « Toujours ces pratiques sont créatrices d'usages ou de représentations qui ne sont aucunement réductibles aux volontés des producteurs de discours et de normes [...]. L'acceptation des modèles et des messages proposés s'opère à travers des aménagements, des détournements, parfois des résistances, qui manifestent la singularité de chaque appropriation. » (p. 12)

Là encore, on observe un décalage frappant entre l'ambition de départ et le résultat final. La plupart des contributions s'intéressent peu aux différents publics des produits culturels. Souvent, seuls les critiques spécialisés retiennent l'attention des chercheurs. Une contribution se passe même d'analyser les réactions du public pour se concentrer sur les stratégies mises en place par les auteurs (Rémy Ponton à propos des frères Goncourt, intervention au demeurant intéressante en ceci qu'elle met en évidence combien ces écrivains ont continuellement livré, dans leur *Journal*, une réflexion « sur les goûts et le niveau intellectuel du public, comme sur le rôle des instances de légitimation », p. 59). Quand le public « réel » et non professionnel d'un produit est approché, il l'est principalement au travers des chiffres de vente (comme c'est le cas dans la contribution de Fabrice Thumerel, à propos des œuvres théâtrales de Valère Novarina). En fait, seule une section sur les quatre que contient l'ouvrage traite réellement de cette question. Intitulée « Du public aux publics », elle rassemble certes des contributions de qualité (on pense surtout à l'analyse par Isabelle Charpentier du courrier des lecteurs et lectrices de *Passion simple*, d'Annie Ernaux, qui fait ressortir l'importance de l'appartenance sexuelle dans les appréciations changeantes de l'œuvre), mais ne permet guère de se faire une idée précise de la variété réelle des publics d'une même œuvre (en chaque cas, l'échantillon étudié est faiblement représentatif par rapport à l'ensemble des récepteurs). En somme, ce livre présente moins des appropriations à chaque fois singulières d'objets culturels par différents publics que différentes façons scientifiques et critiques d'approcher ces publics. L'objectif annoncé n'est

malheureusement pas atteint. C'est là le prix à payer quand on choisit la diversité au détriment de la défense et illustration d'une série contrôlée d'hypothèses de travail.

Une dernière volonté présidait à ce rassemblement des tendances actuelles des études de réception : fournir des outils aux sciences politiques dans leur appréhension des attitudes des publics face aux messages politiques qui leur sont proposés. Ces outils apparaissent çà et là dans l'ouvrage, notamment dans la section abordée précédemment, mais on peut encore une fois se demander s'il n'aurait pas mieux valu concentrer le tir autour de cet objectif. Le choix de la disparité, assumé par l'organisatrice pour « mieux éclairer les formes et les contours actuels des études de réception » (p. 7), fait en fin de compte beaucoup d'ombre aux autres propositions, plus originales celles-là, et qui auraient mérité à coup sûr des développements plus nombreux et plus contrôlés.

**Référence :** Isabelle Charpentier (dir.), *Comment sont reçues les œuvres. Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Grâne (France), Créaphis, 2006, 285 p.

**Christian VANDENDORPE**

## **Genèse du « grand récit » marxiste au XIX<sup>e</sup> siècle**

Les idées à la mode sont un peu comme l'air du temps : on ne se rend même pas compte de leur existence ni à quel point elles innervent des pans entiers de la vision du monde propre à une époque ou à une société donnée. C'est à un travail de mise au jour et de décapage des idées constituant le « marxisme orthodoxe » que s'attache [Marc Angenot](#) dans cet ouvrage, qui retrace la formation, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, de cet immense courant intellectuel et politique. Au lieu de l'étudier à partir des œuvres de Marx, Angenot montre comment le discours marxiste est imprégné des idéologies socialistes, millénaristes et révolutionnaires qui circulaient de façon diffuse bien avant son apparition, et comment celles-ci ont influencé durablement la réception de ce discours.

Fidèle à un choix qui remonte à une douzaine d'années, Angenot a recours pour son analyse à la notion de « Grand récit », proposée par le philosophe Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne* (1979) et qu'il remodèle en « Grand récit militant ». Outre le fait non négligeable que cette notion lui permet d'éviter le concept d'*idéologie* — encore tout empreint de sa patine marxiste et althussérienne —, la notion de grand récit militant fait référence aux discours qui sont apparus à la suite de la Révolution française dans le contexte du mouvement de démocratisation de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette notion se révèle extrêmement productive, car elle vise à capter les thèmes communs au discours social d'une époque et peut englober pour cela une grande diversité de matériaux textuels. Parmi ceux qu'utilise Angenot dans cette recherche, on trouve au premier chef les textes qui ont contribué à former le mouvement socialiste : discours de Jules Guesdes et d'une nébuleuse de syndicalistes, textes théoriques, journaux proches de la cause. Mais les grands récits englobent aussi les utopies dont le XIX<sup>e</sup> siècle a été particulièrement fécond : Proudhon, Colins, Fourier, Comte. La littérature générale

n'est pas oubliée, avec des renvois à Flaubert, à Huysmans ou à des romans d'anticipation, tel le *Voyage en Icarie*, de Cabet.

En plus d'être de puissants appareils argumentatifs, les grands récits se comportent aussi comme « une vaste intrigue avec ses personnages, son développement, son dénouement » (p. 36). Ils possèdent donc une réelle dimension narrative, qui n'est pas étrangère à la fascination durable qu'ils exerceront sur les esprits.

Un des éléments importants du grand récit marxiste se trouverait dans le modèle millénariste élaboré au XII<sup>e</sup> siècle par Joachim de Flore, pour qui l'histoire de l'humanité avait connu trois Règnes, dont le stade ultime, en cours de formation, était sur le point d'émerger.

Tout en montrant que les grands récits sont « formés d'une séquence immuable de topoï et de narrèmes » (p. 138), Angenot ne fait pas de la cohérence l'attribut principal du discours social, mais insiste sur la dynamique propre des idées et les jeux souterrains par lesquels telle idée peut s'allier avec telle autre pour former une combinaison particulièrement résistante. La vulgate du programme marxiste — qu'il ne faut pas confondre avec les écrits de Marx — est ainsi présentée comme « un bricolage syncrétique transhistorique d'idéologèmes millénaristes, messianiques, égalitaires, communautaires, étatistes, centralisateurs, libertaires, productivistes, humanitaires, technocratiques (avant la lettre) qui se sont trouvés happés à un moment donné dans le champ idéologique (proto-) socialiste et y sont devenus indélogeables » (p. 148).

Pour s'imposer, les grands récits ont besoin de s'appuyer sur un fond de vérité absolue, qui soit comme un roc intangible, impénétrable au doute ou à la discussion. Dans les grandes religions, ce socle est fourni par une révélation advenue à un prophète et que ses disciples ont pieusement rapportée dans un Livre : Bible chez les juifs, Évangile chez les chrétiens, Coran chez les musulmans. Dans le cas du grand récit marxiste, c'est la *science de l'histoire* qui sert de mythe fondateur. Ce mythe était le seul acceptable dans un siècle rationaliste, qui avait trop

bien intégré l'apport des Lumières pour pouvoir encore s'appuyer sur la parole d'un prophète en ligne directe avec Dieu.

Il y aura cependant au XIX<sup>e</sup> siècle diverses tentatives de refondation religieuse sur des bases rationnelles. La première date des années 1820-30, avec la religion saint-simonienne d'un « nouveau christianisme », qui se promettait « d'affranchir complètement l'humanité de la doctrine chrétienne » tout en créant une religion de substitution qui tendrait à « l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre » (p. 152). Parmi les autres tentatives, Angenot évoque Pierre Leroux et Colins de Ham dont le « socialisme rationnel » gardera des disciples actifs jusqu'en 1914. Il consacre aussi un chapitre au génie étrange et sympathique de Charles Fourier. Mais le plus célèbre fondateur de religion laïque est bien évidemment Auguste Comte, dont la « religion de l'humanité » avait « l'Amour pour principe de base et le Progrès pour but » (p. 153). Loin de n'attirer que des esprits faibles, le positivisme de Comte aura des adeptes très influents dans les milieux intellectuels, dont le moindre n'est certes pas Émile Littré qui, par son *Dictionnaire*, contribuera à former « pour quelques générations la version bourgeoise des grands récits » (p. 252).

Le progrès est sans aucun doute le principal article de foi de ce XIX<sup>e</sup> siècle. Il est partagé par des philosophes, tel Condorcet, aussi bien que par des hommes politiques et la population en général, largement convaincus de la « perfectibilité infinie » du genre humain. Cette conviction fournit aux grands récits le ressort qui doit faire passer l'humanité de la misère actuelle — bien réelle, hélas, et amplement documentée par les romans de Dickens et de Victor Hugo — à un état de bonheur social enfin partagé de tous.

Si la misère est le scandale fondateur, le souci de son éradication n'est pas la préoccupation des seuls socialistes, mais mobilise aussi la réflexion des philanthropes et des économistes libéraux. Ceux-ci ne partagent toutefois pas l'analyse rousseauiste selon laquelle le mal tiendrait à une organisation sociale déficiente et qu'il faudrait modifier de fond en comble. Au lieu de réformes radicales, ils travaillent à des améliorations ponctuelles, comme de créer des crèches, des asiles, des dispensaires, des écoles, des caisses

d'épargne, des sociétés de tempérance, etc. Cette voie recueille évidemment la faveur de l'Église, dont le messianisme reposait sur d'autres bases et qui voyait d'un mauvais œil les promesses de bouleversement socialiste et de paradis sur terre : elle sera d'ailleurs combattue avec acharnement par le mouvement socialiste, dont la composante anticléricale s'affirmera au fil des ans. Des penseurs comme Blanqui, Proudhon et Bakounine diaboliseront inlassablement les prêtres et seront partisans d'une lutte à finir entre la religion, d'une part, et la science alliée à la démocratie et au progrès, d'autre part.

La source des maux qui affligent la société est attribuée tantôt à l'ignorance des couches laborieuses, tantôt au commerce ou à la propriété privée. Progressivement, on va voir s'imposer un certain nombre de syntagmes mobilisateurs : l'homme naît bon, la société est mauvaise; les hommes aspirent à l'égalité; l'Âge d'or est devant nous... Certains axiomes se révéleront particulièrement dévastateurs dès lors qu'ils seront appuyés par un puissant appareil politique. Citons pour mémoire : plus le mal est profond, plus le remède doit être radical; la violence purifie; il ne faut pas se contenter de demi-mesures; place au prolétariat conscient et organisé. Chez les tenants de la religion du Progrès, l'optimisme est de rigueur : du bien ne peut naître que le bien; le capitalisme va s'écrouler sous ses contradictions; il faut aller dans le sens de l'histoire...

Les grands récits, et particulièrement les « grands récits militants » étudiés par Angenot, tirent de puissants effets de la mise en contraste de la misère actuelle avec une vision idyllique de l'avenir. Jouant constamment sur des oppositions tranchées, ils proposent une vision manichéenne du Bien et du Mal, du Progrès et de la réaction, et établissent un antagonisme irrémédiable entre les deux seules classes possibles : les bourgeois/les prolétaires, les exploités/les exploités, les riches/les pauvres. Angenot note que la répétition constante de ces oppositions a pour effet que « le binarisme grandit et s'universalise dans les grands récits en s'étendant à une historiosophie totale » (p. 257).

La force ultime des grands récits réside dans leur aspect catégorique et circulaire : « Discours de vérité gagé sur l'avenir *et* discours prédictif qui sait de quoi l'avenir est fait et quel est le but que poursuit l'humanité à

travers son évolution, le grand récit est un discours [...] dont la preuve ultime réside dans le futur et dont les démonstrations présentes ne visent qu'à inciter à investir sa confiance dans un avenir prédit » (p. 401).

En dépit de certaines ressemblances dans les objectifs, la démarche méthodologique de Marc Angenot est à distinguer de celle de Michel Foucault. Contrairement à ce dernier, qui cherche à identifier des « formations discursives » traversant toute une société, même dans ses couches les plus disparates, Angenot se concentre sur les discours produits à l'intérieur d'une famille sociopolitique déterminée. Il peut ainsi montrer que « la sociomachie socialiste est un avatar de l'idée “bourgeoise” de progrès et des utopies de changement révolutionnaire, passées à l'acte en 1789 » (p. 262).

Cet ouvrage touffu — malheureusement dépourvu d'index — dresse un tableau détaillé et fort convaincant des grands récits qui furent à l'origine du marxisme orthodoxe. On y retrouve à chaque page des échos des discours qui ont dominé le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles, et qui avaient encore droit de cité dans les amphithéâtres étudiants au milieu des années 60. À bien des égards, des traits de ces discours ont refait surface dans le mouvement altermondialiste contemporain. Avec toutefois une différence fondamentale, comme le note Angenot : ce dernier discours n'est plus orienté par la certitude de lendemains qui chantent, mais est tout entier teinté d'un sentiment crépusculaire et de la nécessité de prévenir une catastrophe sentie comme imminente. Chez les contemporains les plus lucides, l'idéologie du progrès a fait long feu et a été remplacée par une conscience aiguë des effets pervers susceptibles de corrompre les meilleures intentions.

Angenot ne fait pas de lien direct entre le grand récit marxiste et le mouvement néo-conservateur américain, même s'il évoque brièvement la notion de « fin de l'histoire » proposée par Francis Fukuyama (p. 440), avatar sophistiqué de la théorie hégélienne. Pourtant, des analystes commencent à mettre en lumière tout ce que ce mouvement doit aux idéaux marxistes. Ian Brown note ainsi que Fukuyama et Wolfowitz ont étudié avec Allan Bloom, qui fut profondément influencé par Leo Strauss et un groupe de penseurs libéraux réunis

autour de la revue *Commentary*, dont le noyau était constitué d’anciens marxistes libéraux<sup>1</sup>.

De fait, quand on le décode en extrapolant à partir de l’ouvrage de Marc Angenot, le grand récit néo-conservateur révèle de troublantes similitudes avec son modèle. Ainsi, le manichéisme primaire, trait caractéristique s’il en est des grands récits, a pris un relief exceptionnel dans les discours du président G.W. Bush, toujours prêt à partir en guerre contre « les forces du mal », au nom d’une conception absolutiste et irénique de la démocratie, souvent réduite au libre jeu des forces du marché. Autre trait commun : une frange chrétienne radicale du parti républicain professe une doctrine millénariste au sens le plus pur du terme, dans laquelle les « prophéties bibliques » sur l’État d’Israël jouent un rôle central. Parmi les autres parallèles, on peut relever une même ignorance de la possibilité d’effets pervers, un même mépris des conventions internationales ainsi qu’une même certitude d’être en possession tranquille de la vérité et d’aller dans le sens de l’Histoire, qui serait seule habilitée à juger les politiques de cette Administration.

Ce bref rapprochement avec la situation actuelle est assez révélateur de la *productivité* des analyses proposées par cet ouvrage. En le refermant, on perçoit mieux la façon dont des idées forces émergent dans le discours social et s’y développent jusqu’à devenir incontournables. On ne peut que souhaiter de voir étendre ce genre d’investigations aux discours contemporains, afin de les soumettre à une analyse aussi décapante, aussi riche et aussi passionnante à lire que les « grands récits » de naguère.

**Référence :** Marc Angenot, *Le marxisme dans les grands récits. Essai d’analyse du discours*, Les Presses de l’Université Laval / L’Harmattan, 2005, 466 p., Prix Léon-Gérin 2005.

---

<sup>1</sup> Ian Brown, “The end of neo-conservative history?”, *The Globe and Mail*, 1st April 2006, F1-6. Voir aussi Roger Morris, “Neo-con prophet recants, sort of”, *The Globe and Mail*, 1st April 2006, D3.